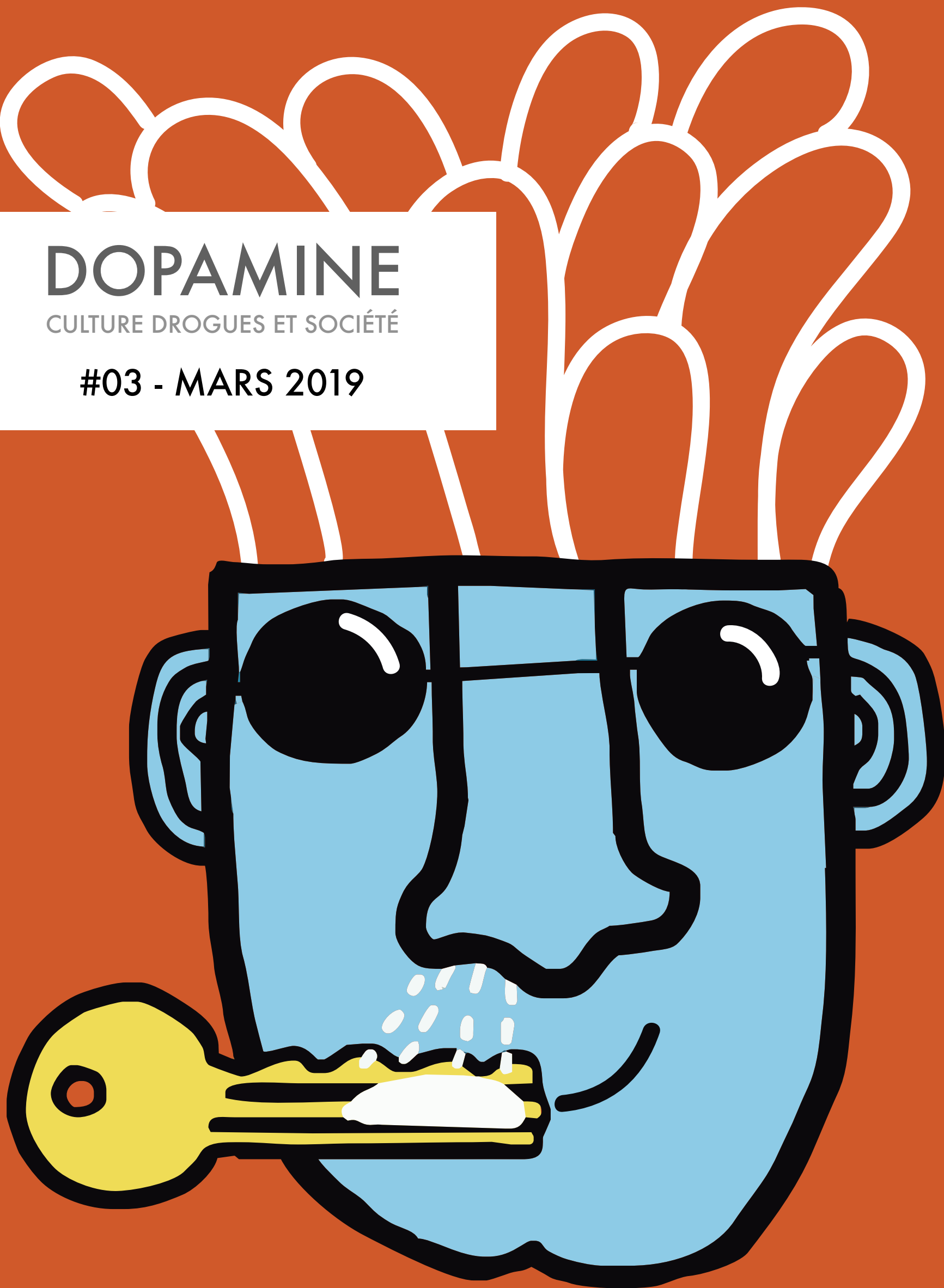


DOPAMINE

CULTURE DROGUES ET SOCIÉTÉ

#03 - MARS 2019



DOPAMINE #03

MARS 2019

DOPAMINE est une revue numérique mensuelle, tout public, dont les articles sont disponibles en continu sur le site. La plupart sont réservés aux abonnés qui reçoivent tous les mois la revue au format PDF. Cette parution s'adresse à tous ceux qui veulent satisfaire leur curiosité et approfondir leurs connaissances, leur regard et réflexion sur la thématique des drogues et addictions, et leurs représentations. DOPAMINE présente, chronique et décrypte un ensemble de références piochées dans l'actualité culturelle : essais, romans, récits de vie, films, séries, vidéos, revues, enquêtes, rapport ou autres documents... Chaque article propose en complément, pour aller plus loin, des liens vers des références récentes ou plus anciennes.

DOPAMINE est une revue publiée par l'Association DROGBOX dirigée par Thibault de Vivies : rédacteur et administrateur du site. S'abonner à la revue permet de soutenir l'association dans son travail de veille, de relais et de rédaction.

Abonnement individuel : 15 euros / an (12 numéros)

Abonnement collectif (structures, associations,...) :

30 euros (- de 10 salariés) / 45 euros (+ de 10 salariés)

Renseignements et abonnement sur le site www.revuedopamine.fr

Image couverture Numéro #03 : Fotolia



Sommaire

Une dernière mise à jour des articles a été réalisée le 31 mars.



Entrée en Psychotek (p.5)

A propos du roman de Elsa Boyer
paru aux Editions P.O.L
Walla Walla



Au même moment... (chronique) (p.11)

A l'occasion de la publication sur le site *Ulyces.com*
d'un article de Servan Le Janne
The Hash Queen - Les secrets de la reine du shit :
rencontre avec la pionnière des coffee shops d'Amsterdam



Jay Dark (p.15)

A propos du roman de Giancarlo de Cataldo
paru aux Editions Métailié Noir : *L'agent du chaos*



Regulate it ! (p.24)

A propos du 3ème numéro de la revue internationale
publiée par la Fédération Addiction : *Addiction(s) :*
recherches et pratiques



Sur place ou à emporter (p.29)

A propos de la saison 3 de la série télévisée
de Katja Blichfeld et Ben Sinclair
diffusée sur OCS : *High Maintenance*



Au même moment... (chronique) (p.36)

A l'occasion de la publication du communiqué de presse de la plate
forme interassociative française relative aux politiques internationales sur les
drogues : *Déclaration politique de l'ONU sur les drogues : encore 10 ans de*
perdus avec la guerre aux drogues !



Inventaire (p.40)

A propos du documentaire radiophonique en 4 épisodes
diffusé sur France Culture : *L'usage des drogues*



Aux gendarmes et aux voleurs (p.53)

A propos d'un article en bande dessinée de Hélène Constanty et Pierre-Henry Gomont

paru dans le numéro 23 de La Revue Dessinée : *Ecrans de fumée*



Miles en mode survie (p.58)

A propos du roman de Michaël Mention

paru aux Editions de poche 10-18 : *Manhattan chaos*



Au même moment... (chronique) (p.65)

A l'occasion de la publication par l'Observatoire Français des Drogues et Toxicomanies du n°130 de Tendances : *Résultats de l'enquête Ad-femina*



Jouons collectif ! (p.70)

A propos du film de Fabienne Godet : *Nos vies formidables*



Bonne ou mauvaise conscience (p.77)

A propos d'un dossier collectif

publié dans le Monde des Religions : *Aux frontières de la conscience*



Jargon local (p.82)

A propos du roman de Jack O'Connell

paru aux Editions Rivages/Noir Poche : *B.P. 9*



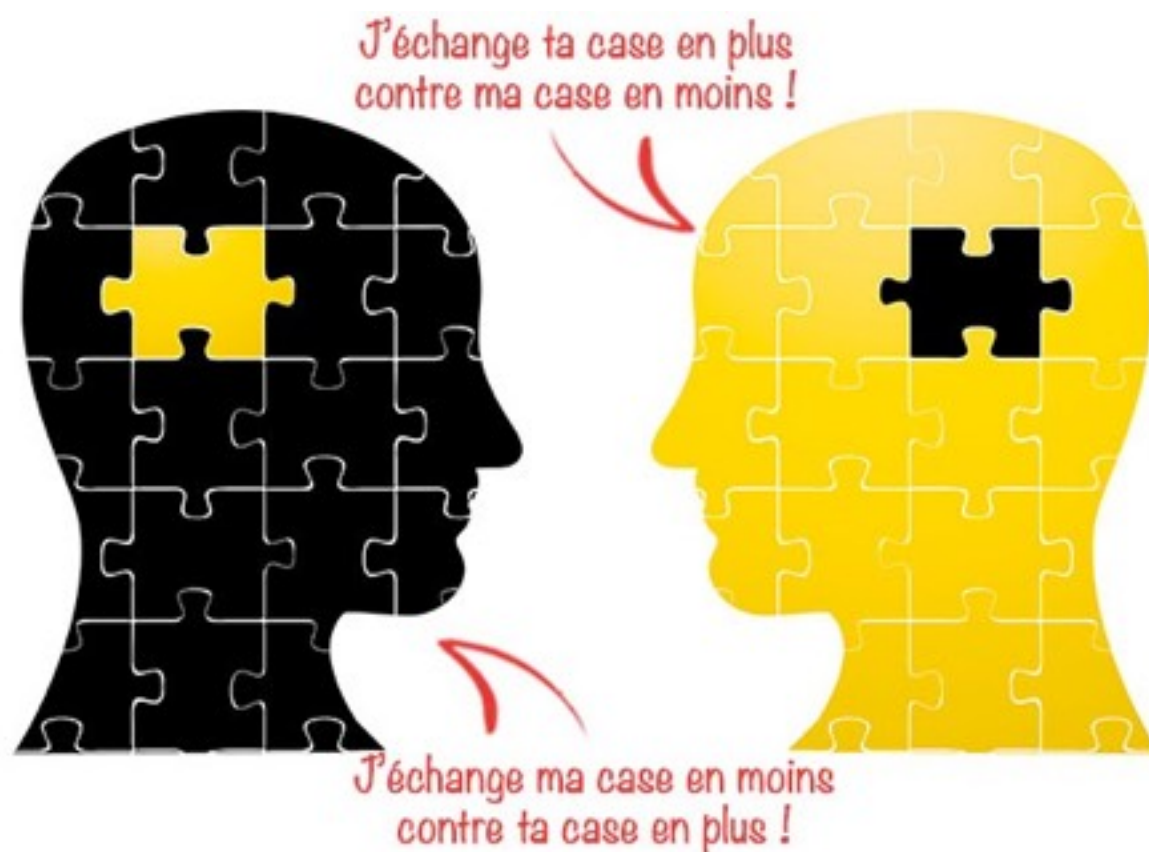
Au même moment... (chronique) (p.90)

A l'occasion de la publication dans le N°229 du mensuel Technikart d'un article décryptage de Camille Laurens :

"T'aurais pas du G' ?"



Cité DOPAMINE #03 (p.95) (Fiction)



ÉDITO

Une case en moins ou une case en plus... Chacun est prêt à défendre sa position à grand renfort d'arguments censés faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre... Quand il s'agit des effets des substances psychoactives, certains mettront en avant une ouverture des "portes de la perception", comme le proposait Aldous Huxley, quand d'autres mettront au contraire en avant un appauvrissement de l'esprit, si ce n'est même sa perte. Les neurones nous sont si précieux que le risque d'en perdre, ne serait-ce qu'un (Et si c'était le meilleur d'entre eux ?) peut soulever des craintes démesurées... Certains penseront donc qu'il ne faut surtout pas s'aventurer dans ce monde des psychotropes, au risque de s'y perdre, quand d'autres penseront au contraire que l'on peut s'y retrouver, ou du moins éclaircir les zones mystérieuses de notre cerveau... Les mythes qui entourent les usages, avec les effets et risques qui y sont associés, peuvent alimenter d'un côté la peur, de l'autre l'excitation... Tout ce qui peut toucher à une modification des "états de conscience" appellera malgré tout souvent un rejet de la part de ceux qui mettront toujours plus en avant les méfaits des psychotropes que leurs bienfaits... Le désir, associé à une curiosité ou à un plaisir, de laisser un produit prendre les commandes, un temps, de notre esprit, est souvent dévalorisé dans nos sociétés contemporaines qui aiment que les citoyens gardent le contrôle, contrôle présenté comme garant du bien-être et de la sécurité de chacun et de tous... En marge d'un manichéisme persistant sur ces sujets, la place pour une recherche apaisée et constructive de ces modifications d'états de conscience, a souvent du mal à trouver sa place. Les esprits ont vite fait de s'échauffer, et les financements ont malheureusement du mal à suivre...

Thibault de Vivies

(Image d'illustration : Fotolia©)

Walla Walla

IL ÉTAIT UNE FOIS...

A propos du roman de Elsa Boyer
paru aux Editions P.O.L

Walla Walla



I l'était une fois à Walla Walla... Il y a bien longtemps que la fiction s'est emparée de cette problématique de l'hyper connexion. Mais ce qui peut être considéré encore comme de l'ordre de la dystopie peut vite basculer dans une réalité où les outils de pénétration d'un monde virtuel ou sur-réel seront de plus en plus disponibles et perfectionnés. Cette déformation de la réalité pour mieux l'approcher et s'y plonger n'est-il pas le rôle même de la fiction, fiction qui prend une telle place dans notre société qu'elle empiète sur l'information, et que l'on est obligé de faire la chasse aux "fake news". Même quand une vérité est établie et incontournable, il suffit de clamer qu'il s'agit d'une fake news, donc d'une fiction en quelque sorte, pour que le doute s'installe à nouveau. La réalité et la vérité se tirent parfois dans les pattes... Perdus de cette jungle, où il arrive souvent que ce soit la voix qui porte le plus qui soit légitimée contre celle qui porte le moins, essayons du moins de faire la part des choses... Accéder à une autre réalité que celle qui se déroule devant nous, ou du moins bousculer cette dernière, c'est ce qui nous est proposé dans ce roman qui fait la part belle à des traitements qui s'appuient justement sur la réalité virtuelle pour apaiser les angoisses... N'est-ce pas aussi souvent l'objectif des usages de drogues, que de nous plonger dans un état émotionnel où la réalité et le rapport au monde sont abordés "autrement". Ce décalage peut suffire à bousculer quelques repères et créer une nouvelle réalité...

Walla Walla n'est en aucun cas une ville imaginaire. Elle existe bel et bien dans l'Etat de Washington à l'ouest des Etats-Unis, dans une région connue pour ses vignes. Mais attention, elle existe tout autrement dans ce récit dont on comprend assez vite qu'il nous emmène ailleurs qu'en 2019, dans une époque où de nouveaux outils connectés existent. Le *Psychotek*, outil-programme, offre par exemple à tout un chacun une connexion-thérapie grâce à une interface en lien direct avec le cerveau qu'elle stimule... "Le programme affiche la liste des blessures déjà traitées, promesses de l'enfance non respectées, déceptions jamais formulées, attentes volontairement dévastées, décisions prises pour

**« Confinée dans
un milieu agréable
d'émotions qu'elle
s'administre,
Lauren rapièce
son cerveau. »**

Extrait p. 176

les mauvaises raisons...". Avec cet outil, qui donne accès à un "visage thérapeute" et à des images virtuelles projetées devant soi, l'utilisateur peut viser la source de son angoisse, de sa difficulté, et la désintégrer. Mais peut-être n'est-ce pas aussi simple... Le *Psychotek* est un refuge, un doudou numérique à disposition là tout de suite maintenant, le bien-être à portée de main, presque infaillible tant qu'il est bien disposé. L'utilisateur peut choisir une émotion à travailler, un décor, des figurines, des gestes, des paroles, mais le lancement de la simulation peut tout de même être refusé par un thérapeute virtuel qui affirmerait que certaines zones du cerveau doivent pour le moment être laissées au repos... Les entrées sont là, à disposition, mais les clés sont livrées à discrétion, et la prévention est de mise. Le programme alerte par exemple des risques d'hallucinations, apparemment malvenues.

A Walla Walla, Lauren, mère au foyer, vit avec Matt dans une maison construite par la mère de son mari, Gail, et dans laquelle la jeune femme passe

ses journées d'ennui à boire de l'alcool, accompagnée par ses objets électroniques. Ancienne championne de Volley-Ball, et athlète super-active, la voici enfermée, rideaux fermés, dans son hyper-connexion aux réseaux où les images d'elle a sélectionnées alimentent ses différents profils. Qu'elle semble loin la plage de sable fin de l'île paradisiaque où elle s'est mariée un an auparavant... Lauren ne sort plus de chez elle et laisse les chiens seuls dehors. Elle doit désormais faire face à sa solitude et aux regards déviants de sa belle-mère et de ses belles-soeurs qui habitent à proximité, sur la même propriété,

mais qui ne la portent pas dans son coeur... Matt, fils à Maman qui a hérité de milliers de pieds de vigne, est aussi un grand consommateur des réseaux. Il y fabrique et y collectionne des souvenirs de lui à coups de JPEG, de GIF, petites vidéos qui tournent en boucle, ou de hashtags qui solennisent des instants de vie parfois insignifiants. Il vit à travers et au travers de ces réseaux... En quête d'envies, de désirs ou d'émotions fortes qui ont du mal à surgir, on compense au rabais en attendant que ça vienne...

**« Sur les réseaux
il blinde son bonheur,
lui donne les formes
qu'il faut, déverse
du béton armé sur ses
joies les plus petites,
les érige hautes,
qu'on les repère. »**

Extrait p. 19

A Walla Walla vit aussi Janet, une amie de la famille, présentatrice du journal d'actualité de la télévision locale. Son plaisir est d'annoncer aux téléspectateurs toutes les mauvaises nouvelles du moment, mais sans cligner des yeux. La délectation est intérieure. Les satisfactions qu'elle retire de ces bouleversements ambiants, elle ne doit pas les laisser transparaître à l'écran. Le débit est neutre, le regard est vide... Janet est une femme infaillible, ou presque, en quête de perfection, qui ne laisse rien au hasard, qui aime tout planifier, cerner, contrôler et se réjouit de la déchéance des autres. Sa seule faille, un fils, Jarvis, qui lui échappe désormais et sur lequel elle n'a plus aucune prise... Elle aimerait pouvoir entrer dans son cerveau et bidouiller ses connexions pour qu'il revienne à elle...

A Walla Walla, il y a aussi Jake, conducteur de camion, bâtisseur de la maison de son ami Matt à partir des plans que Gail lui a fourni, mais considéré par cet entourage comme fou, et traité en "idiot du village". Il est le seul à rêver de s'envoler dans l'espace intersidéral, de partir sur un vol habité pour devenir autre chose qu'un Terrien. Peut-être le seul personnage de ce roman à être dans la lune tout en gardant les pieds sur terre...

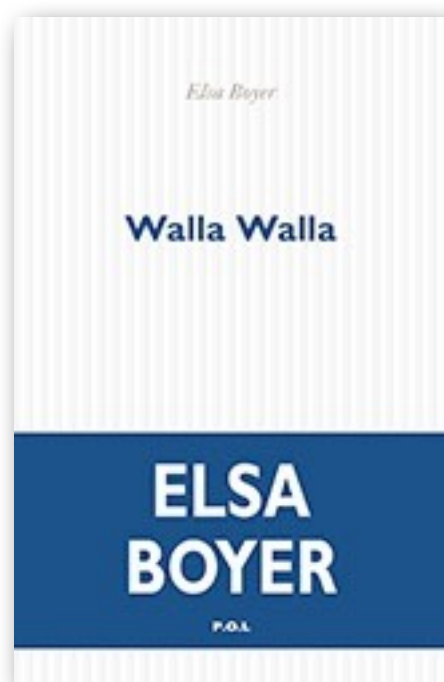
A Walla Walla, il y a enfin un pasteur, riche et célèbre, qui prêche, à la manière des grands shows américains, "la bonne parole" populiste, et soulève les foules avec des discours de fin du monde. Il propose qu'un mur soit érigé pour protéger la ville du monde extérieur. Ce pasteur "millionnaire, propriétaire de chaînes dans tous les domaines, d'hôtels de luxe, d'industries agro-alimentaires, de casinos, d'assurances, de fonds de pension, d'universités...", aux allures d'un Donald Trump, est le symbole même de cette société de consommation addictogène qui propose toujours plus, plus vite et plus fort, sous la protection d'un seigneur laïc ou religieux. "Passer du prêche aux affaires, à la politique. Une vraie bouillie qu'il leur propose là."... Et même si l'on dit de lui que c'est un personnage comique, ses partisans sont en nombre, et relaient ses prêches sur les réseaux sociaux... Matt est un grand fan, hypnotisé par ces discours de haine assumée et ces propositions de repli sur soi qui réconfortent les plus perdus et les plus angoissés des ci-

**« Il se sentait si anéanti,
ce pasteur comme
un shoot, celui qu'il
fallait, sa conscience
électrique à nouveau,
une tension continue
qui file et fonce et
le reste disparaît. »**

Extrait p. 141

toyens... Matt est désormais accro aux annonces d'un homme qui a pris le contrôle de son cerveau et, comme il le dit, lui a rendu le monde évident. "Dire ce que l'on hait et s'y tenir, creuser jusqu'à trouver le confort là-dessus." On en est là à Walla Walla...

Les discours politiques et/ou religieux abreuvent le peuple de paroles sensées ou insensées, les exultent ou les écoeurent, les gavent ou les vident, tout ça sans aucune modération. Le relais se fait en ligne à grands coups de poncifs et d'affirmations douteuses... Les problématiques addictives associées souvent aux cyberconnexions sont une réalité qui passe largement le cadre des outils à proprement parler et des modes d'interaction qu'ils mettent à disposition. Les discours, programmes, vérités ou contre-vérités qui circulent peuvent aussi être la source de l'addiction. Ils rassurent, stimulent, endorment, perturbent en mettant en jeu dans le cerveau les mêmes processus que les psychotropes...



Walla Walla

Un roman de Elsa Boyer
Editions P.O.L, février 2019
192 pages - 16 euros

Aller plus loin



Cyberdépendance et autres croquemitaines

Un roman de Pascal Minotte

Editions Yapaka, 2011

Version numérique



La cyberdépendance en 60 questions

Un ouvrage de Jean-Charles Nayebi

Editions Retz, 2007



AU MÊME MOMENT...

A l'occasion de la publication
sur le site *Ulyces.com*

d'un article de Servan Le Janne

Les secrets de la reine du shit : rencontre avec
la pionnière des coffe shops d'Amsterdam

A

u même moment dans la région du Ladakh, au nord de l'Inde, une septuagénaire hollandaise revient sur les pas d'un trek réalisé il y a de ça trente ans avec son mari. C'est ici qu'elle y a découvert et appris la technique de fabrication du haschich Afghan, technique qu'elle ramènera dans ses bagages de retour aux Pays-Bas mais qu'elle perfectionnera et qui sera à l'origine de sa renommée... Le parcours de Mila Jansen n'est pas sans aspérité. Née en 1944, elle vit jusqu'à l'âge de onze ans entre le Royaume-Uni, l'Indonésie et les Pays-Bas. Son père travaille pour la compagnie pétrolière Shell, et elle le suit donc dans ses différentes affectations. Comme lui, elle aura la bougeotte, si bien qu'elle finira assez jeune par fuir le foyer familial à cause de ce père qui accepte mal qu'elle soit enceinte à 18 ans... L'autre foyer qui l'accueillera, à savoir celui réservé à Amsterdam aux jeunes mères seules, ne sera pas plus pour elle un havre de paix. Elle doit alors partir, se débrouiller pour trouver un travail et gagner de quoi nourrir son enfant. La rencontre du designer Henk Koster, pour qui elle travaille comme couturière, l'introduit dans le milieu artistique avant-gardiste de l'époque, milieu où les psychotropes ont, comme elle, trouvé leur place... Le cannabis viendra à sa rencontre par l'intermédiaire de son petit ami étudiant en médecine, curieux d'expérimenter cette plante psychoactive peu disponible à l'époque aux Pays-Bas, et nécessitant des importations en provenance du Liban, de la Turquie ou de l'Afghanistan. De ces régions-là, le cannabis est acheminé sous forme de haschich, un produit très brun qui n'a pas besoin de la flamme d'un briquet pour être émiétté... La première expérience de consommation de Mila sera une révélation. Le haschich sera alors "sa drogue" comme elle dit, et le restera jusqu'à aujourd'hui... La boutique de mode que Mila avait ouverte avec le designer se transforme en salon de thé où l'on peut consommer, cadeau de la maison, du haschich de qualité. Difficile de parler de coffee-shops, comme le dit Mila, car le cannabis n'y était pas vendu, mais partagé... Ce qui deviendra le quartier général d'une partie de la scène artistique hollandaise, finira par fermer, ce qui enverra la jeune femme sur les routes de l'orient, la Turquie, le Pakistan, l'Afghanistan et l'Inde où elle posera ses valises dans une région où elle se sent enfin en paix. Elle a alors

24 ans. On l'initie à la fabrication du haschich, produit dont elle fera le commerce en l'exportant clandestinement en Europe, caché dans des livres. Ce commerce illégal arrondit ses fins de mois, mais n'est que le complément financier d'une activité d'exportation de tissus. Sa petite entreprise grandit, et une soixantaine de couturières finissent par y travailler. Mais Mila décide de rentrer vivre aux Pays-Bas... A son retour, trois cent coffee shops ont déjà vu le jour, et vendent une herbe locale qui n'est pas du goût de la jeune femme, même si elle en produit elle-même pour la vendre et faire vivre grâce à ça sa famille, composée désormais de quatre enfants. Mila est décidément plus adepte de résine de cannabis. Le haschich n'étant pas de très bonne qualité à Amsterdam, elle décide alors d'en fabriquer elle-même en utilisant le savoir-faire acquis en Asie... C'est en voyant tourner son sèche-linge que l'idée lui vient de créer ce qu'elle appellera le *Pollinator*, machine composée de tambours et tamis qui permettent de fabriquer un shit d'une qualité supérieure aux standards de l'époque dans une capitale hollandaise dont la culture cannabique est plutôt tournée vers la fabrication de weed. Le *Pollinator*, créé en 1994, est le premier système mécanique de fabrication de haschich. Il sera vendu dans la boutique de Mila, boutique qui devra malheureusement fermer par la suite car elle ne répond pas aux règles établies pour la bonne conformité des coffee-shops. La machine est désormais disponible en ligne... Mila Jansen fera en tout cas faire parler d'elle dans la communauté des usagers, et sera proclamée "Reine du shit". Un documentaire, *Mila's journey*, lui est consacré en 2011. En juillet 2018 paraît, en anglais (pas encore traduit en français), le récit à la première personne de son parcours... Découvrir l'histoire de cette passionnée de résine de cannabis, c'est comprendre que la plante verte dont elle est issue est complexe, qu'elle peut se présenter à la consommation sous des formes et qualités très diverses, et qu'elle peut donc susciter un intérêt légitime, loin d'être négligeable...

*Image d'illustration : Extrait de la photo de couverture
de l'ouvrage de Mila Jansen*



The Hash Queen

***Les secrets de la reine du shit :
rencontre avec la pionnière
des coffee shops d'Amsterdam***

Un article de Servan Le Janne
publié sur le site Ulyces.com, mars 2019

Aller plus loin



How I became The hash Queen

Un ouvrage de Mila Jansen
paru aux Editions MaMa, 2018



Mila's journey

Un documentaire de Annie Perkins
et Rinku Kalsy, 2011



JAY DARK

A propos du roman de Giancarlo de Cataldo
paru aux Editions Métailié Noir

L'agent du chaos

J

ay Dark, ce nom sonne comme celui d'un personnage de roman, et pourtant c'est tout à fait possible qu'il ait laissé une trace dans le monde du trafic international de LSD. C'est du moins la question que se pose un romancier fictionnel qui a décidé, après avoir fait quelques recherches, d'introduire ce personnage mi-réel, mi imaginaire, dans une longue nouvelle publiée par la suite... Le romancier ne s'étant inspiré que des quelques éléments d'archive à sa disposition, un avocat californien du nom de Flint rentre en contact avec lui, et tient à lui révéler la véritable histoire de cet homme de l'ombre, agent infiltré, chargé par la CIA de répandre le LSD, entre autres, dans un ensemble de communautés ou groupes contestataires des Etats-Unis et d'ailleurs. Il prétend avoir été directement en contact avec Jay dark, et en sait donc beaucoup sur lui... Le romancier accepte alors de s'entretenir régulièrement avec Maître Flint et l'écouterait avec attention tout en essayant de conserver à tout moment une oreille critique...

Ca commence en 1960 quand un jeune homme d'une vingtaine d'années, du nom de Jaroslav Darenski, "Jaro" pour les intimes, gagne sa vie en s'introduisant par effraction dans les maisons bourgeoises de Manhattan. Il ne gagne pas des mille et des cents mais vivote en gardant l'espoir qu'un jour quelque chose lui arrive qui le sorte de sa condition... Arrêté pour cambriolage, il se fait passer pour fou et interner à l'hôpital Bellevue où on lui avait raconté qu'il serait possible de passer un marché : accepter d'avaler quelques cachetons en échange d'une réduction de peine. En effet, arrivé à l'Hôpital on lui propose de participer au "Programme", une expérimentation médicamenteuse de six mois qui permettra à Jaro, s'il l'accepte, de voir en échange son procès annulé. Bien entendu, pas question d'arrêter le programme en cours de route ou de divulguer la moindre information le concernant... Même si un infirmier le prévient que ce n'est pas de la rigolade et qu'il constate par lui-même que les deux autres occupants de sa chambrée sont dans un sale état psychologique, Jaro accepte de participer au "Programme". Le jeune homme n'a pas froid aux yeux, et pour lui la liberté promise en récom-

**« Mort ? Jay dark ?
Ah, ah ! Si vous voulez
mon opinion, ce fils de
pute a toujours bon pied
bon oeil. Et en ce
moment, il se balade
quelque part dans le
monde. Pour faire du
dégât, comme toujours. »**

Extrait p.9

« Il était clair qu'à Bellevue on les droguait massivement et qu'on étudiait leurs réactions. Il était clair qu'aucune de ces drogues n'avait quoi que ce soit à voir avec ce qui circulait dans la rue. »

Extrait p. 28

pense ne semble pas avoir de prix. Dans le quartier de Williamsbourg à Manhattan où il a grandi, les drogues circulaient, et il a donc déjà eu l'occasion de tout tester. Alors, les produits qu'on allait lui administrer à l'Hôpital Bellevue ne lui faisaient pas peur, d'autant plus qu'il avait la particularité d'y être particulièrement insensible, comme si son cerveau avait décidé de ne laisser entrer personne. Les drogues n'avaient donc aucun effet sur lui. Pour ne pas prendre le risque d'être exclu du programme, il fallait donc qu'il simule... Quelqu'un allait-il s'apercevoir de la supercherie ?... Un jour on le met en contact avec le Docteur Harry Kirk, médecin qui l'accompagnera bien plus loin que Jaro aurait pu l'imaginer. Le Docteur Kirk faisait partie d'un petit groupe de psychiatres allemands qui avaient abandonné le Reich peu avant la fin de la guerre pour se mettre au service de la CIA américaine... Ce jour-là le médecin confronte Jaro à des analyses qui prouvent l'imposture du cobaye. Les doses croissantes de produit qu'il avait ingérées n'avaient eu aucun impact sur son cerveau hors-norme. Contrairement à ce qu'il craignait, Jaro ne fut pas renvoyé du programme mais invité plutôt au domaine du Docteur qui lui expliqua que son insensibilité aux effets des drogues, même les plus puissantes comme le LSD, était pour lui une chance, celle de travailler comme agent infiltré, prêt à accompagner les consommations des autres sans être lui-même affecté... Jaroslav Darenski se ferait désormais appeler Jay Dark (On aurait pu trouver plus discret comme nom, bref!). Jaro se retrouve donc embarqué dans cette aventure sans qu'on lui laisse vraiment le choix... Qui dit nouveau nom, dit nouvelle identité et donc nouvelle biographie. On lui invente tout un parcours de vie pour gagner en crédibilité et légitimité. Le Dr Kirk a de grands projets pour le jeune homme, en faire "un agent du chaos", prêt à introduire le ver dans la pomme. Ambition qui allait se concrétiser dans les années à venir sans que Jay n'ait une idée précise de ce qui allait advenir de lui dans cette affaire. Cobaye un jour, cobaye toujours...

Certes, dans les années 60 des expérimentations avaient bien eu lieu dans cet Hôpital Bellevue, et le romancier en avait déjà eu connaissance.

A la différence du récit de Flint, il avait entendu dire que les cobayes étaient en réalité ignorants de ce qui se tramait là. Jero était peut-être alors l'exception qui confirmait la règle. Le romancier avait déjà eu vent aussi de la fameuse opération MK-ultra sur laquelle beaucoup d'articles et rapports avaient été écrits, opération dont le Dr Kirk était, d'après Maître Flint, l'initiateur et à laquelle il voulait mêler désormais son protégé Jay Dark. Il s'agissait d'un programme gouvernemental "qui visait à étudier les effets potentiels des drogues dans le contrôle des comportements humains." La finalité de l'affaire était de pouvoir se servir des psychotropes pour faire parler l'ennemi, stimuler des pratiques déviantes, troubler la mémoire et créer une dépendance. Et quand on parle d'ennemi, il faut pouvoir élargir le cercle à des ennemis intérieurs, c'est-à-dire à des communautés contestataires. Mais étudier les drogues, c'était aussi pouvoir s'en servir par exemple pour créer des soldats sans peur et sans reproche, prêts à se mettre au service d'une armée ainsi renforcée... Bien entendu, les recherches, qui avaient déjà commencé bien avant que Jay Dark intègre le programme, n'étaient pas sans risque. Une sombre affaire de défenestration d'un chimiste (potentiellement lanceur d'alerte), ayant avalé une dose massive de LSD, avait défrayé la chronique...

« Les expériences de MK-ultra n'étaient pas gratuites, elles visaient deux objectifs bien précis : comment utiliser les drogues aux dépens de l'ennemi; comment utiliser les drogues à son propre avantage. »

Extrait p.75

La première mission d'infiltration de Jay Dark fut à la célèbre université d'Harvard où enseignait le professeur Timothy Leary qui devint célèbre par la suite. Le professeur, très apprécié de ses étudiants, avait mis en place un protocole de recherche dénommé "Harvard Psychedelic Project" qui consistait à étudier les vertus de substances comme les champignons hallucinogènes ou le LSD, substance particulièrement hallucinogène... L'objectif pour Jay était de rentrer dans le groupe de recherche de Timothy Leary par le biais d'une étudiante déjà membre, une certaine Pam Stagg, fille d'un sénateur plein d'ambition. Leary n'était pas simplement un scientifique, il développait et faisait la promotion d'une philosophie de vie où les psychédéliques avaient leur rôle à jouer dans une quête d'épanouissement personnel et d'ouverture au monde et à la spiritualité. Il était deve-

nu une sorte de gourou pour de jeunes étudiants tombés sous son charme. D'après Jay, qui faisait des comptes rendus réguliers au Dr Kirk, Leary ne distribuait pas de substance à ses adeptes, mais un de ses étudiants, Michey, profitait de l'absence du professeur pour subtiliser des doses de LSD, les intégrer à une mayonnaise maison et organiser alors dans sa chambre des sessions psychédéliques collectives. Jay devait donc tout faire pour participer à ces trips-parties d'étudiants, se lier ainsi à certains d'entre eux et promouvoir alors le produit dont l'usage devait faire tâche d'huile et toucher l'ensemble du campus. Parmi ceux avec qui Jay créa et garda des contacts il y eut Pam (la fille du sénateur), Tracey et Brandon. Bien entendu, les trips n'étaient pas sans risque, et un départ sans retour était envisageable, les étudiants en avaient conscience. Alors Michey attendait toujours que les autres aient pris leur dose, et qu'ils voient apparaître les premiers effets, pour se lancer à son tour dans le trip... Jay étant immunisé contre les effets, il simulait au début pour ensuite

« Pourquoi leur était-il permis à eux, de se perdre, ou peut-être de se retrouver, et en tout cas de disposer de leur propre conscience, alors qu'à lui cette possibilité était refusée ? »

Extrait p.88

se mettre en position d'observateur, mais avec cette frustration grandissante de ne pas pouvoir profiter des voyages extraordinaires auxquels les autres avaient accès sans qu'il puisse les accompagner. Même en augmentant considérablement la quantité de produit ingéré, il ne bénéficiait d'aucun début de commencement du moindre trip psychédélique...

Nous sommes en 1962, Jay n'a toujours pas expérimenté les effets du LSD ou autres psychotropes, mais il a accompli sa mission, à savoir que les usages se sont répandus sur le campus, et que les journaux en parlent. Le Dr Kirk est très satisfait. Si la presse relaie l'information, la curiosité sera excitée, et quand la curiosité est excitée, les usages suivent tout naturellement. Plus ces usages se répandront dans la communauté des étudiants, plus cette communauté sera volatile, plus elle sera instable et incontrôlable, et plus le "chaos" pointera le bout de son nez... En 1963, Timothy Leary fut renvoyé d'Harvard. Jay eut donc tout le loisir de prendre en quelque sorte la place laissée vacante par le professeur. Le Dr Kirk fournit à Jay une quantité non négligeable de LSD mais aussi de PCP, autre hallucinogène, qu'il fut char-

gé de distribuer gratuitement sur le campus non plus sous forme de mayonnaise, mais mélangé cette fois-ci à de la limonade. Pam, Tracey et Brandon furent de l'aventure... L'état d'esprit des étudiants changea. Pour eux, il y avait d'un côté un système gouvernemental conservateur, et de l'autre les forces du changement et de l'utopie avec le bonheur comme perspective révolutionnaire. Le mouvement contestataire était en route. Rien ne pourrait l'arrêter. Même Jay commença à avoir des relents de liberté, et ne supportait plus les commandements du Dr Kirk...

La suite fut moins réjouissante. Pam fut internée par un père sénateur ultra protecteur et anti-drogue qui fit alors tout pour que le programme MK-Ultra soit suspendu pour une durée indéterminée. Il s'était opposé au Dr Kirk en mettant en avant le risque, avec ces usages de psychédéliques qui avaient touché sa fille, de perte de conscience morale de l'Amérique. Le Dr Kirk, en pragmatique, voyait lui dans ces psychotropes une arme contre l'ennemi. Il ne fallait donc pas empêcher leur diffusion mais plutôt l'encourager. Le sénateur Stagg avait quoiqu'il arrive gagné la bataille et renvoyé chacun chez soi... Jay avait alors obtenu son diplôme à Harvard, information remise en cause par le romancier qui n'avait pas trouvé trace de son passage dans l'Université, du moins à ce nom-là. Toujours est-il que le jeune homme fraîchement diplômé n'avait pas dit son dernier mot quant à la diffusion des produits. Et comme il avait acquis de solides connaissances en chimie, il se mit en tête de fabriquer par ses propres moyens du LSD pour le distribuer ensuite. Il faut savoir qu'à l'époque le produit n'était pas encore prohibé... Jay profita d'une fameuse manifestation de poésie qui eu lieu en juin 1965, la "Wholly Communion" qui réunissait tous les grands noms de la culture psychédélique de l'époque, pour écouler son produit. D'une distribution gratuite il passa assez vite à la vente. Sa carrière de dealer et les sous qu'elle lui rapporta permirent de compenser la frustration de ne toujours pas pouvoir profiter des effets psychoactifs des produits. Une seule fenêtre s'ouvrit un peu plus tard avec la création par un de ses amis d'un produit qui fit réellement effet sur Jay, mais dont il ne profita malheureuse-

**« Il savait bien que la
drogue était (est, et sera
toujours) une marchandise
comme toutes les autres.
Quelqu'un dispose de
quelque chose que
d'autres désirent, et
pour satisfaire ce désir,
ils sont prêts à payer. »**

Extrait p. 126

ment pas assez longtemps. La fenêtre se referma avec la mort par overdose de cet ami qui emporta le secret de la recette dans sa tombe...

Le business de psychédéliques de Jay Dark prit de plus en plus d'ampleur grâce notamment à sa diffusion dans les milieux artistiques, avec la complicité notamment à son ami Brandon devenu peintre à la mode... Mais le LSD finit par être prohibé et Jay dû entrer dans la clandestinité quelque temps... Le projet MK-Ultra fut ressorti des placards un peu plus tard, et le jeune dealer repris en même temps du service pour la CIA. La deuxième phase de l'opération fut plus opérationnelle que la première qui était plutôt elle une phase d'étude. Après les Etats-Unis, l'Europe était visée, et il s'agissait alors de déverser les produits en masse sur le vieux continent. Jay devint une figure montante d'un trafic de stupéfiants désormais international... A la fin des années 60 toutes les opérations de la CIA

**« Les laboratoires
tournaient, la dope
circulait, l'argent
affluait, les comptes
suisses gonflaient. »**

Extrait p.261

furent réunies sous l'appellation unique de "Kaos". L'objectif était clair : intensifier la diffusion des drogues auprès des mouvements de jeunes, et pousser ces mouvements vers la radicalisation. Le LSD n'était plus alors le seul produit impliqué. Le cannabis et l'héroïne entraient dans la danse. L'idée était à terme de discréditer ces mouvements contestataires et les pousser à l'autodestruction. Les agents étaient dispatchés dans tous les pays où la menace communiste était présente. Nom de code : "Baise le rat". L'intoxication des jeunes des ghettos noirs était aussi encouragée... Pendant tout ce temps, Jay s'en-

richissait officiellement comme vendeur d'engrais, avant que toute cette opération se retourne contre lui...

Le récit par Maître Flint du parcours de ce jeune cambrioleur devenu agent infiltré, et enfin grand ponton du trafic de stupéfiants à la solde de la CIA, ne lèvera pas le voile sur les quelques mystères persistants et les questionnements encore présents chez le romancier en quête de vérité. Les deux grandes questions qui resteront peut-être sans réponse : Jay Dark a-t-il réellement existé, et si oui, est-il vraiment mort et enterré comme les documents semblent l'indiquer ?... Une chose est sûre, le pro-

duit dont il est question tout au long de cette histoire, à savoir le LSD, a effectivement fait l'objet de recherches approfondies dans ces années-là, recherches qui ont impliqué des scientifiques au service d'agences gouvernementales loin d'être transparentes sur l'ensemble des événements. La culture psychédélique a eu son heure de gloire, certes. Effectivement, des communautés entières ont souffert d'une diffusion massive de produits, et ont été stigmatisées pour leurs usages... Quant à savoir qu'elle a été la part d'implication, directe ou indirecte, des gouvernants dans la propagation de ces divers psychotropes dans la société, difficile d'être affirmatif, ou en tout cas catégorique, bien entendu. La fiction se fait parfois le relais de mythes infondés... Le commun des mortels, qu'il soit américain ou pas, devra se contenter, comme le romancier de cette fiction, de bribes de vérité pour essayer de reconstituer un puzzle complexe...



L'agent du chaos

Un roman de Giancarlo de Cataldo

Editions Métailié noir, mars 2019

320 pages - 21 euros

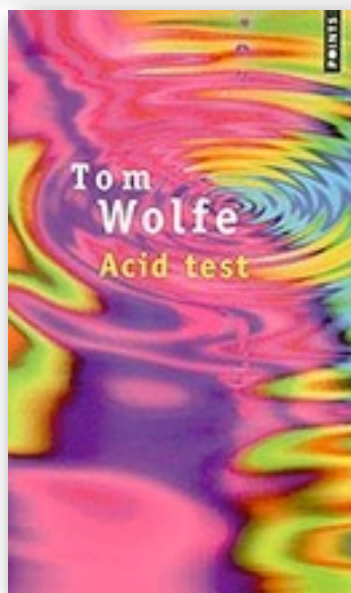
Aller plus loin



Worm Wood

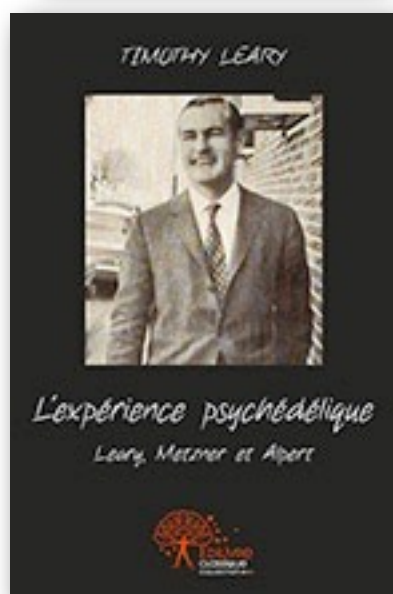
*Une mini-série télévisée documentaire
réalisée par Errol Morris*

Diffusion Netflix, 2017



Acid Test

*Un roman de Tom Wolfe
Editions Points Seuil, 1996*



L'expérience psychédélique Leary, Metzner et Alpert

*Un ouvrage de Timothy Leary
Editions Edilivre, 2012*



RÉGULATION(S) :
CONJUGUER INTÉRÊTS
ET ASSOCIER
LES COMPÉTENCES

REGULATE IT !

A propos du 3ème numéro
de la revue internationale
publiée par la Fédération Addiction
Addiction(s) : recherches et pratiques

L

es organes décisionnaires ou de contrôle de l'ONU peuvent continuer à patauger dans des politiques prohibitionnistes, les mouvements de régulation sont quoiqu'il arrive en marche un peu partout. Le temps des acteurs de terrain n'est malheureusement pas celui des gouvernements nationaux et encore moins celui des instances internationales. Alors, quand les décisions courageuses et responsables ont du mal à surgir à l'échelle du globe, chaque pays s'arrange de son côté en tentant des formes de régulation qui s'écartent des règles du droit international. La législation internationale repose essentiellement sur trois traités, ceux de 1961, 1971 et 1988, qui prohibent le versant récréatif des stupéfiants mais laisse une relative souplesse concernant leur versant médical, souplesse dans laquelle se sont engouffrés de nombreux pays, mais sûrement pas la majorité... Il ne faut aucunement voir dans les diverses tentatives de dépénalisation ou de légalisation contrôlée, concernant presque exclusivement le cannabis (exception faite du Portugal qui a dépénalisé l'usage de toutes les drogues, et de la Nouvelle-Zélande qui a mis en place un marché régulé des substances synthétiques), une prétention de résoudre tous les problèmes inhérents à la production, la vente et l'usage de drogues. Juste un désir et un besoin de mieux faire et de tourner la page d'une prohibition qui a assez fait de mal et en fait encore... Gageons que les nouvelles politiques engagées dans le sens d'autres formes de régulation, donc d'une meilleure prise en charge de ces problématiques, seront le fer de lance d'un nouvel état d'esprit qui dépoussiérera les représentations du passé...

Le troisième numéro de cette revue internationale essaie de montrer que les voies déjà tracées peuvent montrer la direction, mais qu'il y a encore moyen d'expérimenter en marge d'une prohibition qui reste la règle dans la quasi-totalité des pays depuis des décennies, et qui a malheureusement imposé l'idée qu'elle est le meilleur rempart contre un "fléau" dont les contours sont assez flous finalement... Bien entendu, le consensus sur ces affaires-là n'est pas toujours facile à trouver, et c'est la raison pour laquelle des modèles différents ont été adoptés, dont nous verrons à terme s'ils sont adaptés et efficaces. Il s'agit déjà de réparer les dégâts causés par les politiques précédentes... La revue nous propose un tour d'horizon

des décisions législatives prises à droite à gauche... Pour commencer, les Etats-Unis, pourtant à l'origine de la vague prohibitionniste du début du XXème siècle, ont été les premiers, en 2012, à lancer le mouvement de légalisation du cannabis à usage récréatif. L'Uruguay a suivi, puis dernièrement le Canada. Les modèles proposés sont assez différents : d'un modèle à tendance très libérale dans la dizaine d'états américains qui ont légalisé, à un modèle entièrement étatique, ou presque, en Uruguay, en passant par un modèle mixte dirons-nous au Canada. Dans ce grand pays, le premier du G7 à légaliser, chaque province peut décider des modalités à mettre en place à l'échelle locale. Celle du Québec, par exemple, a décidé d'être plus restrictive que d'autres concernant le cannabis; Elle est pourtant plus souple que d'autres concernant l'alcool. Les lobbies des alcooliers ont pris de l'avance sur ceux des grands groupes engagés dans le cannabusiness... Cette province canadienne essaie tout de même de développer la prévention et la réduction des risques concernant l'usage d'une autre drogue légale, les opioïdes, car l'épidémie d'overdoses touche aussi fortement sa population...

Pour revenir à cette légalisation mise en place outre-Atlantique, il est important de continuer à étudier de près l'impact social et économique de ces différentes politiques pour les comparer et voir quelle est celle qui serait plus adaptée à notre pays, sachant qu'il y a de fortes chances pour que bien d'autres pays en Europe tentent, avant la France, l'aventure. On pourra alors observer ces politiques d'encore plus près... Certains pays comme la Suisse, l'Espagne ou la Belgique ont déjà mis en place les prémices de ce sur quoi pourrait s'appuyer une future légalisation. La Suisse par exemple, par la voie de la substitution tabagique, autorise depuis 2016 la commercialisation d'un cannabis à très faible dosage de THC. Plus de 600 entreprises ont déjà été enregistrées. L'Espagne, elle, a désormais beaucoup d'expérience concernant la mise en place et le bon fonctionnement des Cannabis-Social-Clubs qui reposent sur un modèle intéressant qui permet de conserver un réseau de distribution entre pairs, à échelle humaine, avec un objectif à but non lucratif, de mutualisation de moyens et de partage de connaissances. Si l'Espagne a vu apparaître ses premiers Clubs en 1993, la Belgique, elle, ne les a expérimentés que de-

puis 2006, avec des usagers-citoyens qui se sont glissés plus ou moins discrètement, dans une zone grise, pas toujours confortable, de la législation belge. Quand la plante verte doit pousser coûte que coûte, elle sait se frayer un chemin, même s'il est tortueux et semé d'embûches...

Les jeux de hasard et d'argent ont aussi besoin de régulation, mais le modèle exploré en France depuis 2010, avec l'ouverture à la concurrence des jeux en ligne, a du mal à trouver le juste équilibre entre protection des joueurs, maîtrise de l'offre illégale et gains économiques. Les supports de jeux en ligne sont visiblement plus touchés par des problématiques addictives que les supports de jeux traditionnels. La politique de "jeu responsable" mise en place prévoit des dispositifs de modération et d'auto-exclusion. Certains opérateurs les respectent simplement ou même avec zèle, mais d'autres ont du mal à "jouer le jeu" sachant que plus de la moitié de leur chiffre d'affaires est réalisée grâce aux joueurs réguliers intensifs... Un des obstacles à l'application des règles peut venir aussi de la difficulté de repérage de ces "joueurs à risques". Certaines initiatives, comme celle du CEID Addiction en Aquitaine, consistent par exemple à "aller vers" les joueurs dans les lieux de "consommation" de ces jeux de hasard et d'argent, avec des visites-rencontres régulières qui permettent des prises de contacts et par la suite un repérage avec une éventuelle proposition de prise en charge si nécessaire...

Réguler un marché et des consommations de psychotropes, c'est tout mettre en place pour mieux les accompagner et non pas, comme le fait la prohibition, encourager leur dissimulation avec les difficultés de prévention et de réduction des risques et des dommages que cela entraîne... Libéralisation, légalisation, dépénalisation et décriminalisation ne veulent pas dire la même chose. Comprendre un peu mieux ces différents termes et étudier leur impact permet aussi de comprendre ce qui se joue là et sortir ainsi d'un traitement manichéen des problématiques sociales, sanitaires et sécuritaires concernant les trafics et les usages de drogues...



Régulation(s) : conjuguer intérêts et associer les compétences

Numéro 03 de la revue internationale

Addiction(s) recherches et pratiques

Edité par la Fédération Addiction, mars 2019

58 pages - 6 euros (format papier)

Lecture numérique en accès libre sur le site

Aller plus loin

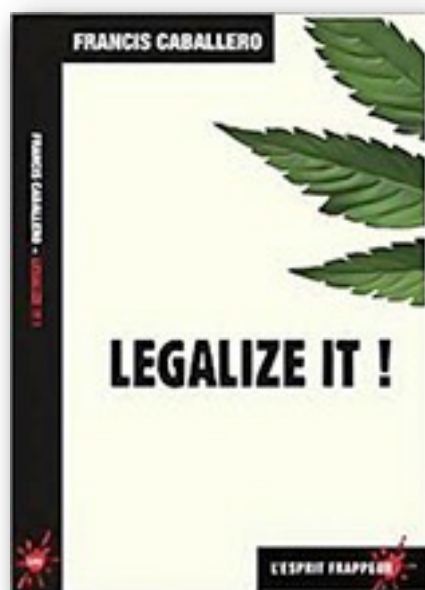


Drogues : faut-il interdire ?

Un ouvrage de Alain Morel

et Jean-Pierre Couteron

Edition Dunod, 2011



Legalize it!

Un ouvrage de Francis Caballero

Edition Esprit Frappeur, 2012



SUR PLACE OU À EMPORTER

A propos de la saison 3 de la série télévisée
de Katja Blichfeld et Ben Sinclair
diffusée sur OCS
High Maintenance

B

erg (Baba pour les intimes), la soixantaine, fumera son dernier joint en prenant son bain, comme pour satisfaire une dernière volonté accordée à un condamné à mort... Berg est le tout premier personnage que nous croiserons pendant la troisième saison de cette web série transformée depuis trois ans en série HBO. Le cannabis, sous toutes ces formes, fait le lien entre les personnages qui traversent *High Maintenance*. Le joint ne circule pas entre eux, mais ils se fournissent au même dealer.

Son prénom : "The weed guy", pas plus, pas moins. Un personnage d'une petite quarantaine d'années peut-être, qui conservera l'anonymat tout au long de la série, et que nous accompagnerons dans ses tournées, comme nous l'avons fait dans les deux premières saisons. Neuf très courts épisodes dans ce troisième opus, épisodes qui n'ont pas besoin des autres pour exister. On repart à zéro, ou presque, toutes les 20-30 minutes, comme on allumerait un nouveau joint... "The weed guy" ne livre plus que dans la City, et à vélo, comme il le faisait dans les précédents épisodes. Il se promène désormais dans tout l'état de New York avec son camping-car, camping-car vieux et capricieux mais qui lui permet de "squatter et de pisser entre deux livraisons", comme il dit. Il finira par lui servir aussi d'outil de travail pour faire de la vente mobile. Il continue à livrer à domicile avec sa petite mallette à matos, mais accueille également à l'occasion ses acheteurs dans son cocon à quatre roues... Entre deux clients, "The Weed Guy" prend du bon temps, et profite, joint à la bouche, de la vue dont il bénéficie du toit de son véhicule. Ce temps pour lui, en marge de ses ventes successives, sera l'occasion de rencontrer Lee, la jeune femme qui l'accompagnera tout au long de la saison et sera sa respiration entre deux bouffées de cannabis...

Concentrons-nous pour la suite sur quelques personnages croisés au long de cette troisième saison, et revenons pour commencer à la veillée organisée pour Berg, le premier client du premier épisode... Tous ses amis sont réunis dans une maison encore remplie de souvenirs et peut-être de cette odeur de skunk qui envahissait l'air et que le soixantenaire assumait...

**« Il me vendait
de la beuh. C'était
un super voisin. »**

Un ami de Berg à d'autres amis

Même "The Weed Guy" paraît avoir sincèrement besoin de faire le deuil de ce client régulier auquel il semblait être assez attaché... Visiblement Berg revendait à ses amis une partie de l'herbe qu'il achetait à son dealer. L'un de ceux-là a depuis profité de la légalisation du cannabis à usage récréatif dans l'Etat du Massachussetts, état situé au nord de celui de New York, pour produire son propre cannabis, et fournir à son tour "baba" en herbe, "la meilleure weed du monde" clame-t-il. Notre "Weed Guy" récupère ses coordonnées, au cas où... Il sait bien que l'autoproduction contrôlée a des chances de fournir une herbe de meilleure qualité que celle qu'il livre parfois à ses clients à New York, état dans lequel le cannabis n'est pas encore légalisé... Une autre amie de Berg poursuivra, malheureusement seule désormais, les rituels qu'elle avait mis en place avec son vieil ami Baba, à savoir pizza et pétards devant la télé...

Un autre client avec lequel nous ferons connaissance dans un épisode suivant est un jeune infirmier qui fume suffisamment de cannabis pour s'endormir pendant qu'il prélève le sang de ses patientes... Un jour, en rentrant chez lui, il se fait voler son vélo. Alors, sur les conseils de son dealer, "The Weed Guy", il part à la recherche, sur des sites de vente en ligne, du

vélo volé susceptible d'y être revendu. La quête désespérée de sa bicyclette va l'entraîner à acheter sur le net tout ce qui lui semble présenter le moindre intérêt. Sa consommation régulière et intensive de cannabis est désormais combinée avec des achats compulsifs. Sa dernière trouvaille le conduit dans une casse automobile, un cimetière de voiture où les hommes qui y travaillent le considèrent bizarrement et lui adressent à peine la parole. Le jeune homme est censé récupérer là des sièges de vieille voiture qu'il va devoir nettoyer sur place toute la soirée pour faire partir des traces persistantes de cambouis... Malheureusement pour lui cette soirée va se transformer en nuit de cauchemars où il se fera taillader le visage et tirer dessus... Il finit par se réveiller dans son sofa et s'apercevoir que toute cette aventure n'était en fait que le fruit de son imagination. A son réveil, face à lui, toujours le même dealer avec qui il discute depuis quelques minutes et qui n'a pas bougé de son fau-

**« Je ne voudrais pas
refuser des clients,
mais tu ne devrais
peut-être pas
fumer. »**

The "Weed Guy" à son client.

teuil depuis que l'infirmier lui a parlé de son vélo récemment volé. Le temps du "Weed Guy" et celui de l'infirmier ne se sont apparemment pas écoulés à la même vitesse... La courte période de somnolence du jeune gars un peu déboussolé, semble donc l'avoir embarqué dans des trips hallucinatoires, entre rêves et réalité, bad trips qui n'avaient rien de bien agréables visiblement, comme leur nom l'indique... Même "The Weed Guy", qui a dû assister à distance aux manifestations d'angoisse de son client sous effets du cannabis, l'invite alors à reconsidérer une consommation qui ne semble pas adaptée...

Une autre livraison, en cookies et autres produits de consommation courante, se fera chez un célibataire nudiste qui vient de sous-louer une chambre de son appartement à une femme un peu envahissante qui s'avérera être une farouche complotiste antidrogue. Le jour où son colocataire se fait livrer en stupéfiants, elle marque le coup, et considère alors qu'elle est en droit de ne plus payer son loyer étant donné que l'appartement n'est en fait pas "drugs free" comme on dit outre-Atlantique ou ailleurs... Heureusement, un cookie traînait sur la table à manger, et il aura suffi que cette locataire encombrante en mange un morceau pour qu'elle soit apaisée pour de bon et ne revendique plus aucun droit... La paix et la tranquillité règnent à nouveau dans l'appartement... Un space cake et les bonnes dispositions réapparaissent aussi sec... "The Weed Guy" avait vanté les vertus de cookies pas trop dosés qui permettent sous effets de ne pas être trop léthargique, mais il avait aussi prévenu des risques potentiels d'addiction... Un dealer responsable qui fait de la réduction des risques, ça ne court pas les rues, alors ça surprend même ses clients... Un consommateur averti en vaut sûrement deux...

**« Je les aime bien
(les cookies). Ils sont
bien, pas trop forts,
on peut faire
autre chose... ...
Ne mange pas
trop de cookies,
car tu seras accro. »**

Le "weed guy" à son client

On aura aussi droit dans un épisode suivant à une consultation par écrans interposés avec le médecin d'un centre identifié comme "Centre de prescription de cannabis". Le médecin demande à son patient, en l'occurrence "The Weed Guy" (dont on peut s'étonner qu'il ait besoin de venir là pour se procurer du cannabis), s'il a des maux de tête, des nausées, et

de l'anxiété. Comme la réponse du patient est affirmative, la prescription sera faite, vite fait bien fait, au dosage choisi par le demandeur. Seule contrepartie : remplir des documents pour le ministère de la santé et verser la somme de 200 dollars en liquide pour une consultation médicale qui ne durera que cinq minutes apparemment. A noter que Lee, l'amie du "Weed Guy", semble, elle, plus adepte de stratégies de soins moins psychoactifs, à savoir traitements aux herbes et à l'huile de ricin qui accompagnent des séances d'acupuncture... Petit détour sur un tournage de série télé, où quelques membres de l'équipe se fournissent en cannabis à notre "Weed Guy" pour soulager leurs méninges lors de ce tournage qui semble bien compliqué et sous pression. La difficulté ici sera simplement de trouver un endroit discret pour fumer, et tenter, comme le dit la première assistante du réalisateur, de maintenir un semblant de professionnalisme dans cet espace de travail déjà bien fragilisé par l'encombrement humain et matériel et le retard accumulé dans la journée...

Un dernier personnage vaut le détour. Il est vétérinaire, semble dépressif, et se confie, en marge de ses consultations, à une psy qui le questionne sur sa consommation quotidienne de cannabis. Elle lui suggère de suivre

peut-être un autre traitement pour soulager sa dépression. Le vétérinaire lui demande alors son avis sur les psychédéliques en microdoses dont il a entendu parler en bien... "The Weed Guy", qui vend en plus du cannabis des champignons hallucinogènes conditionnés sous forme de carrés de chocolat, lui conseille de ne prendre que des micro-bouchées tant le produit fait déjà effet à petite dose. Les résultats sont probants au début. Pas de doute, ce patient va bien mieux. Il est désormais de meilleure humeur et plus jovial avec ses clients, hommes ou bêtes, ainsi qu'avec son personnel qui ne le reconnaît plus... Malheureusement pour lui par la suite, les

micro-bouchées se transformeront en grandes bouchées, et les effets recherchés se transformeront en épisodes psychotiques qui impacteront lourdement son travail...

**« J'ai remarqué
qu'en général,
les patients qui refusent
les antidépresseurs
sont enclin
à la dépendance aux
drogues douces. »**

La psy à son patient vétérinaire

Chaque épisode apporte donc dans cette série son lot de consommateurs, tous aussi différents les uns que les autres, consommateurs occasionnels ou réguliers qui témoignent de la grande diversité des usages de cannabis. Les usagers ne font bien entendu pas tous partie de la même communauté et peuvent même n'avoir rien en commun. Au cas où il soit encore nécessaire de le démontrer, ce psychotrope est consommé aux Etats-Unis, comme partout ailleurs, et en quantité, par des citoyens totalement insérés dans la société. Des générations, des classes sociales et des milieux professionnels bien différents se sont accaparés un produit dont l'usage est rentré dans les mœurs, comme l'alcool. Le cannabis, dans un état où il n'est pourtant pas légalisé, semble déjà particulièrement intégré dans la culture. Cette intégration permet certainement de faire évoluer les représentations et de se concentrer, comme nous le voyons tout au long de cette série, sur des problématiques de vie toutes autres que le simple fait d'être usager de drogues illicites. Quand l'illégalité n'a plus aucun sens et ne remplit plus la fonction que lui ont attribuée les prohibitionnistes, puisqu'elle n'est en aucun cas un frein à la consommation, il est temps de reconsidérer les choses et d'essayer de changer de paradigme, et pas qu'outre-Atlantique...

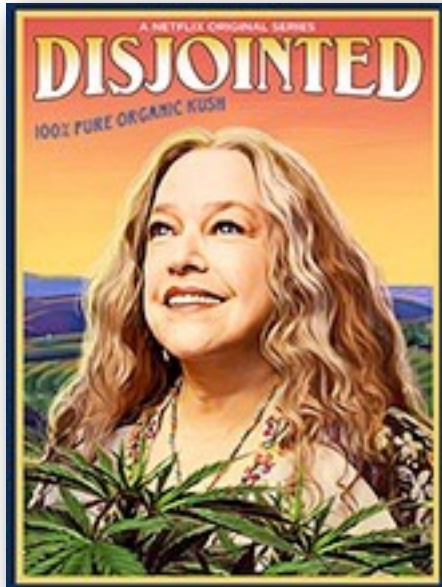


High Maintenance (saison 3)

Une série télévisée de Katja Blichfeld
et Ben Sinclair

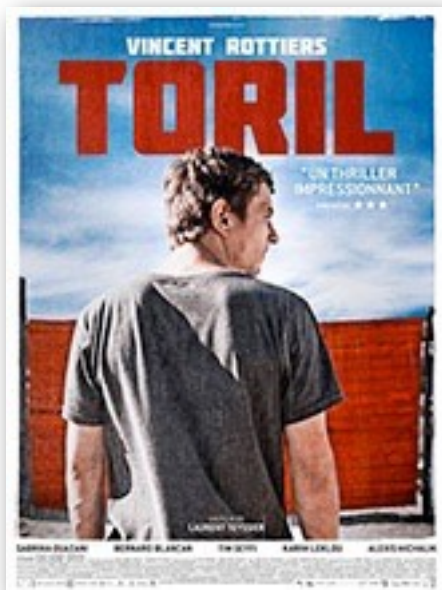
Diffusée sur la plateforme OCS, février-mars 2019

Aller plus loin



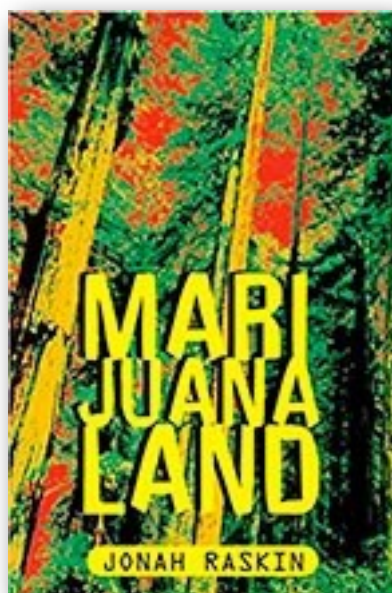
Disjointed

*Une série Télévisée de David Javerbaum
et Chick Lorre
Netflix, 2017*



Toril

*Un film de Laurent Teyssier
Sortie en salles : 2016*



Marijuanaland : dépêches d'une guerre américaine

*Un ouvrage de Jonah Raskin
Editions Les Fondateurs de Briques, 2013*



AU MÊME MOMENT...

A l'occasion de la publication du communiqué
de presse de la plateforme interassociative
française relative aux politiques internationales
sur les drogues.

*Déclaration politique de l'ONU sur les drogues :
encore 10 ans de perdus
avec la guerre aux drogues !*

A

u même moment à Vienne, en Autriche, les états membres de l'ONU se réunissaient le 14 mars, à l'occasion de la 62ème Commission des Stupéfiants, pour discuter ensemble de ce qu'ils pourraient bien faire de cette politique en matière de drogues, politique-boulet qu'ils semblent traîner depuis des décennies en ne sachant apparemment pas comment la faire rouler et surtout dans quelle direction. Le boulet a désormais la taille d'une boule d'opium qui aurait profité d'un siècle de prohibition pour rouler sur des champs de pavots, se gaver au passage, et grossir encore et toujours... Il est désormais de la taille d'un éléphant obèse et témoigne de l'échec de cette prohibition, échec que beaucoup font encore semblant de ne pas voir alors qu'il encombre honteusement la pièce... La déclaration politique adoptée par l'ONU entend « accélérer la mise en œuvre des engagements communs pour lutter contre le problème mondial de la drogue », et ce pour les dix prochaines années... Le gros boulet va donc encore rouler sur lui-même pendant des années tant que certains pays qui ont fait de “la guerre à la drogue” le fer de lance de leurs politiques prohibitionnistes, continueront l'air de rien à le pousser du pied... Si les représentants des Etats membres de l'ONU ne savent plus comment traiter le problème et qu'ils continuent de s'enfermer dans des considérations idéologiques, alors qu'ils fassent un pas de côté en assouplissant la législation internationale pour laisser enfin faire les professionnels de terrain. Ils sauront bien eux trouver le consensus nécessaire à l'établissement d'un cadre pragmatique adapté à l'échelle locale, c'est-à-dire peut-être à maxima celle d'un pays... Mais l'ONU souffre peut-être d'un mal qui la ronge de l'intérieur depuis des années, concernant ces affaires-là. Ce mal, répandu chez beaucoup de gouvernants, serait tout bonnement la hantise de faire le choix d'un lever de la prohibition, signal d'un laxisme international. Les neurones des têtes pensantes libèrent une quantité telle d'adrénaline qu'elle les paralyse de peur et qu'elles ne savent plus alors à quel saint se vouer. La légalisation du cannabis à usage récréatif en Uruguay, dans une petite dizaine d'états aux Etats-Unis, et plus récemment au Canada, faisant fi ainsi des règles internationales, ne fait qu'augmenter le trouble ambiant et déstabilise un certain nombre de repré-

sentants... La plateforme associative qui a rédigé le communiqué de presse sur lequel nous nous appuyons ici, s'inquiète de l'inertie des politiques internationales en la matière. Elle regroupe onze associations de professionnels ou d'usagers aux profils différents mais toutes "engagées dans le domaine des politiques des drogues et de la Réduction des Dommages et des Risques liés aux usages de drogues.". Cette plateforme fait le constat de l'échec des politiques actuelles, avec des dommages désormais aussi incontournables que notre boulet-éléphant, à savoir : des centaines de milliers de morts d'overdoses et de maladies évitables et inhérentes en partie aux politiques prohibitionnistes; des violations systématiques des droits humains dont la plateforme regrette qu'il n'y ait pas été fait allusion dans la déclaration de l'ONU; une demande de stupéfiants en hausse continue, demande sur laquelle la prohibition n'a que peu d'impact même si une idée reçue persiste, celle que l'offre créerait la demande, alors que c'est plutôt le contraire; une production en pleine croissance, qui suit donc la demande; et enfin un crime organisé qui se nourrit sans complexe d'un marché à disposition non taxé et particulièrement lucratif... Même si les membres de cette plateforme associative "saluent l'inclusion d'objectifs axés sur l'amélioration de la disponibilité des médicaments sous contrôle, la promotion des alternatives à l'emprisonnement pour usage, ainsi que l'amélioration de l'accès aux services de réduction des risques", elle proclame qu'une autre politique internationale est possible, et que dix ans de plus de statu quo sont dix ans de trop... A force de tergiverser, et de tourner autour d'un mammoth posé au milieu de la pièce, les pays finiront petit à petit par tous sortir de cette pièce, ignorer pour de bon les traités internationaux ou s'en extraire tout bonnement. Il se passe désormais au niveau international ce qu'il se passe en France ou dans d'autres pays, à savoir que les lois de prohibition ont perdu de leur légitimité car elles sont appliquées de manière arbitraire et sont considérées par une grande partie de la population comme particulièrement injustes et peu adaptées aux problématiques actuelles des usages... Le temps de la responsabilité politique est venu. Cette voie prohibitionniste et les voix qui la portent qui se veulent du côté de la protection des citoyens contre le "fléau de la drogue" sont celles qui s'engluent dans une non-assistance à personnes en danger...



***Déclaration politique de l'ONU sur les drogues :
encore 10 ans de perdus avec la guerre aux drogues !***

Communiqué de presse de la plateforme interassociative française
relative aux politiques internationales sur les drogues.

14 mars 2019

Aller plus loin



***Bilan : 10 ans de politiques des drogues
Rapport parallèle de la société civile***

Rapport IDPC, 2018



***Régulation
Pour un contrôle responsable des drogues***

*Rapport 2018
de la Commission Globale de Politique
en matière de drogues*



INVENTAIRE

A propos du documentaire radiophonique
en 4 épisodes
diffusé sur France Culture
L'usage des drogues

C

a commence par une vie sauvée en Côte d'Ivoire. Une femme raconte qu'il y a quelques années, prête à se suicider, elle croise dans la rue des enfants qui fument du crack. Elle envie leur euphorie, décide de consommer avec eux cette cocaïne basée, et renonce finalement à se donner la mort... Un premier usage qui sauve, mais une addiction qui se mettra malheureusement en place par la suite. La jeune femme retrouvera par la suite dans sa consommation de crack un apaisement à ses maux... Difficile alors d'occulter la légitimité d'une prise de produits quand celle-ci soulage des souffrances physiques et/ou psychiques. Et c'est tout l'enjeu des usages de drogues, thématique vaste et complexe qui fait l'objet ici de quatre épisodes radiophoniques donnant la parole aux usagers et aux professionnels qui prennent la juste responsabilité de ne pas présenter les produits que sous un jour défavorable. Exclure de cette thématique des usages les bénéfices recherchés par les consommateurs, et ne se concentrer que sur les dangers qui justifieraient une prohibition sans faille, légitimée par une "guerre à la drogue" engagée à l'aveugle, c'est oublier que les drogues ont le don d'ubiquité... Thomas Gaon, psychologue clinicien, nous explique ici qu'il faut tenir compte des bénéfices pour avancer ensemble vers la résolution des problèmes quand ils sont à l'approche ou déjà là...

Le premier épisode de ce documentaire radiophonique s'intéresse plus particulièrement aux processus d'addiction et à leur traitement. Il nous propose une visite de l'hôpital Marmottan à Paris, hôpital créé il y a presque cinquante ans par le professeur Claude Olievenstein. Youssef Mehdaoui, éducateur spécialisé, nous explique que Marmottan a toujours privilégié l'accueil des usagers, un accueil chaleureux, essentiel à une prise de contact souvent fragile quand il s'agit de problématiques d'usages. Peu de blouses blanches ici, peut-être pour éviter que la prise en charge soit identifiée comme uniquement médicale... Ouverte au début des années 70 pour recevoir les héroïnomanes, la structure accueille aujourd'hui beaucoup de consommateurs de crack. Les addictions sans substance ont aussi pris

**« Rendre l'usager
citoyen, c'est quand
même beaucoup
plus probant. »**

Dominique Boubilley,
médecin généraliste à Marmottan

une place non négligeable à Marmottan qui reçoit des patients ayant développé par exemple des addictions aux jeux de hasard et d'argent. Cet accueil n'est pas nouveau car depuis le début des années 2000, Marc Valeur, l'ancien chef de service s'intéressait déjà beaucoup à ces problématiques... C'est Mario Blaise, psychiatre et nouveau chef de service, qui fait la visite aujourd'hui d'une structure qui s'identifie comme un "centre de soin et d'accompagnement des pratiques addictives".

« Un des aspects de l'addiction, c'est la perte de contrôle. Et la perte de contrôle existe d'autant plus qu'on essaie justement de la maîtriser. »

Mario Blaise,
chef de service à Marmottan

Les offres d'accueil et de soin sont équivalentes à celles d'un CSAPA (Centre de Soins, d'Accompagnement et de Prévention en Addictologie) classique, mais avec la possibilité pour le patient d'accepter un séjour d'hospitalisation. Douze lits sont à disposition. Les patients doivent alors se plier à certaines contraintes : pas de droit de sortie, de visite, pas de coup de fil sans la présence des accompagnants (Les portables sont remis à l'entrée.). L'enjeu étant de se protéger des tentations, souvent fortes, du dehors... Le réfectoire est commun aux pensionnaires et aux professionnels. Partager des

temps d'échanges informels permet d'en savoir un peu plus sur les préoccupations de chacun hors des activités ou entretiens plus formels qui jalonnent le parcours d'accueil et de soin. Dans le centre, entre autres, une salle de sport, un sauna, une salle de massages, sont à disposition, et accompagnent des ateliers psychocorporels qui permettent de se réapproprier son corps et son rapport aux autres... Ici on soigne aussi bien les maux physiques que psychiques. Dominique Boubilley, médecin généraliste à Marmottan, nous invite à faire attention de ne pas partir du principe que la douleur ressentie par un usager est forcément liée à la consommation des produits... Le processus de sevrage implique des facteurs qui sont aussi ceux qui rentrent en compte dans le processus d'addiction. Mario Blaise nous explique que l'usager doit aussi accepter les moments de perte de contrôle, et que perte et tentative de contrôle forment un couple indissociable...

Michel Hautefeuille, addictologue, revient lui sur le savoir de l'usager qui complète le savoir du soignant... La rencontre doit s'opérer d'égal à égal,

avec une absence de jugement essentielle pour créer du lien ou ne pas le perdre. On prend les usagers pour ce qu'ils sont, avec leur souffrance, sans idées préconçues bien entendu, et sans a priori... Mario Blaise nous rappelle que l'addictologie est une discipline neuve, qu'elle est née en quelque sorte le jour où on a décidé d'inclure l'usage d'alcool et de tabac dans le champ des usages de drogues, c'est-à-dire au début des années 2000. Depuis, bien d'autres comportements ont été introduits, parfois maladroitement, dans ce champ de l'addictologie. Le point commun entre tout ce que l'on peut justement inclure dans les usages ou comportements à risque d'addiction est la souffrance subjective liée à une conduite ou à un usage, avec une poursuite de cette conduite ou de cet usage malgré ses impacts négatifs...

« Il y a au moins trois dimensions qui sont de l'ordre du biologique, du psychologique, mais aussi de l'ordre d'un contexte et d'un environnement. »

Mario Blaise,
chef de service à Marmottan

Les addictions aux écrans, qui sont désormais reconnues officiellement, comme le sont celles aux jeux de hasard et d'argent traitées par exemple à Marmottan, sont un bon exemple du passage possible d'un usage inscrit dans un environnement socio-culturel à un usage isolé et compulsif. Ces cyberaddictions peuvent donc être comparées, dans leur processus, à celles en jeu dans l'usage de psychotropes. Thomas Gaon considère l'addiction comme une pathologie du lien. Le fumeur régulier intensif de cannabis est isolé comme par exemple peut l'être le joueur compulsif, même s'il joue avec d'autres sur internet... Le vrai remède à l'addiction, c'est le lien social rajoute Thomas Gaon. Ce peut être la défaillance d'un proche, ou plus globalement de "l'autre" (trop là, ou pas assez là), qui peut inciter un usager à aller chercher dans le produit ce qu'il ne trouve pas ailleurs... L'addiction, c'est une stratégie pour être bien, simplement bien, et qu'on nous "foute la paix". Une adaptation à l'entourage et à l'environnement, mais en même temps un refuge... Bruno Falissard, pédopsychiatre, nous explique la vigilance à avoir alors avec les enfants et adolescents en lien avec les produits, car leur cerveau est en construction, donc plus sensibles et fragiles... Philippe Faure, chercheur en neurosciences, nous parle d'un circuit de la récompense "détourné" par les drogues, et de mécanismes de "renforcement" positifs ou né-

gatifs qui se mettent en place... Les drogues activent fortement le circuit dopaminergique, et des mécanismes de mémorisation font que l'on va répéter l'usage pour rétablir en quelque sorte l'équilibre neuronal, mais mieux le déséquilibrer en même temps... Un des risques bien entendu, nous explique Philippe Faure, ce serait de penser que la neurobiologie seule peut expliquer l'addiction et peut donc la résoudre. Or, l'on sait que bien que d'autres facteurs ont leur mot à dire et leur importance...

Le deuxième épisode du documentaire s'intéresse lui aux questions de prohibition, de dépénalisation, et de légalisation. Marie Jauffret-Roustide, sociologue, nous rappelle que beaucoup de peurs concernant les usages de drogues sont liées à l'interdit. La légalisation engendre alors une crainte de prosélytisme. Légaliser, ce serait envoyer un message de tolérance, voire même d'encouragement à une consommation qui serait alors considérée comme exempte de danger. En résumé, si l'état légalise, c'est que c'est sans danger, s'il interdit c'est que c'est dangereux. On sait bien pourtant qu'il est difficile de réduire une dangerosité aux seules propriétés

pharmacologiques du produit, et que ces dernières ne sont pas les seules impliquées dans une expérience de consommation avec les risques qui peuvent y être associés. L'individu et le contexte ont leur importance, et un contexte prohibitionniste peut même ajouter de la dangerosité à l'usage... Une autre crainte, souvent mise en avant, serait le passage d'un usage d'une drogue dite "douce" comme le cannabis, à une drogue dite "dure" comme la cocaïne ou l'héroïne. Pour commencer, cette distinction "drogue dure, drogue douce" n'a pas lieu d'être, nous rappelle Marie Jauffret-Roustide. Tout dépend bien entendu de l'usage que l'on fait de cette dro-

« La France qui en Europe est un des pays les plus prohibitionniste ... est un des pays où l'on a le haut niveau de consommation de cannabis chez les jeunes. »

Marie Jauffret-Roustide, sociologue

gue, légale ou pas d'ailleurs. De plus, cette fameuse théorie de l'escalade a été invalidée scientifiquement et, dans les parcours de consommateurs de cocaïne ou d'héroïne, on constate que l'alcool, les médicaments et le tabac sont bien plus présents que le cannabis. Oserait-on alors affirmer que c'est la consommation d'alcool qui mène à la consommation d'opiacés par exemple ?...

Michel Hautefeuille ne comprend pas qu'en France nos lois n'évoluent pas. La loi de 1970, qui porte aujourd'hui encore le flambeau prohibitionniste, est une loi d'exception. L'addictologue affirme que cette loi est injuste puisqu'elle n'est pas appliquée aujourd'hui par exemple de la même manière en région parisienne et ailleurs. Le traitement des interpellations par les forces de polices, les poursuites par les procureurs et les verdicts des tribunaux sont, somme toute, assez arbitraires, et dépendent là encore du contexte, de l'individu et du produit... La légalisation, qui est alors défendue ici par le psychiatre, ne doit pas être confondue avec une libéralisation qui consisterait à autoriser la production, la vente et l'usage sans garde-fou. Légaliser, ce n'est pas faire n'importe quoi, nous dit Michel Hautefeuille, c'est mettre des cadres qui correspondent plus aux mœurs actuelles... Virginie Gauthron, Maître de conférences en droit pénal et sciences criminelles, nous explique que l'amende forfaitaire qui a été votée récemment n'est en aucun cas une forme de contraventionnalisation, puisqu'elle ne change rien à la loi. C'est une mesure qui se rajoute aux autres... Aurélien Bernard, fondateur de Newsweed, met en avant le fait que la législation française est en contradiction avec la législation européenne, pourtant supra nationale, car elle restreint l'usage du chanvre pauvre en THC, ou même exempt de THC, à la fibre et aux graines, ce qui n'est pas le cas de la législation européenne, qui ne pose aucune restriction concernant la plante à usage thérapeutique...

« C'est un problème de pédagogie. Il n'y a pas de pire lois que des lois qui sont transgressées en toute impunité. »

Michel Hautefeuille, Psychiatre

Une des visites proposées dans ce deuxième épisode nous envoie en Catalogne, et plus précisément au coeur de la vieille ville de Barcelone où une association d'auto-support s'occupe de la réinsertion de personnes ayant eu des soucis avec la justice à cause de leur consommation. Un accueil, un suivi, et un sevrage sont proposés... José Carbonell nous présente son association APDO (association d'aide aux personnes dépendantes aux opiacés) et défend ardemment la chaleur et la convivialité indispensables à accueil et à l'accompagnement des usagers. « Un coin pour se poser, se laver, parler, se restaurer, régler ses démarches administrati-

**« Chaleur et café,
c'est ce qui
réconforte
de tous les maux. »**

*José Carbonell
fondateur de l'Association APDO*

ves, laver ses vêtements et en trouver si besoin... ». Les usagers peuvent avoir été conseillés de venir là par d'autres usagers ou par des auxiliaires de justice qui savent que l'accueil et le cadre qui sont proposés dans ce lieu sont sécurisés et que l'accompagnement est à la hauteur des enjeux... Mais José revient sur une préoccupation partagée par d'autres usagers, celle que Barcelone soit devenue une nouvelle cible du narco-tourisme... Cela peut aussi bien concerner des produits en injection que le cannabis. Et c'est ce que veut nous expliquer aussi le propriétaire français d'un Cannabis Social Club à l'occasion de la visite de son local associatif... Ces Clubs sont réservés aux plus de 21 ans, et pour y entrer il faut avoir été coopté par un consommateur déjà membre. Cette règle légale de cooptation est plus ou moins respectée par les clubs présents en ville, ce qui fait dire à certains que Barcelone est devenue la deuxième Amsterdam. Difficile pourtant de comparer les Cannabis Sociaux Clubs à des coffee-shops, car ces derniers sont par exemple constitués en sociétés commerciales, quand les clubs sont des associations. Une autre différence de taille : pour être membre d'un Social Club il ne faut pas être simple expérimentateur, mais consommateur plus ou moins régulier. Enfin, les coffee-shops acceptent tous les consommateurs de plus de 18 ans. L'âge légal autorisé dans les Sociaux-Clubs est 21 ans... Dans le Cannabis Social Club visité dans le documentaire, les propriétaires tiennent à respecter les règles de loi, et c'est la raison pour laquelle le lieu tient la route et perdure malgré tous les contrôles, contrairement à d'autres, qui ne respectent pas les règles. Les pratiques illégales de ces clubs peu sérieux encouragent le narco-tourisme d'un jour, et nuisent à la réputation de l'ensemble des associations d'usagers...

Michel Hautefeuille propose qu'on s'inspire en France des expérimentations actuelles d'assouplissement de la loi ou de légalisation contrôlée pour changer notre législation. On a fêté récemment l'anniversaire des 20 ans de la loi de dépénalisation de toutes les drogues au Portugal. Une exception mondiale... Nathalie Latour, de la Fédération Addiction, nous explique que la difficulté du changement en France vient aussi du fait que les

interlocuteurs des différents ministères concernés se renvoient constamment la balle et se rendent alors inaccessibles. Tous les champs de la société étant concernés, on devrait donc pouvoir trouver un terrain d'entente et un langage commun... Virginie Gautron elle, sans être naïve sur une légalisation qui serait forcément la panacée et réglerait tous les problèmes, pense que ça vaudrait tout de même la peine de tenir compte des propositions constructives des professionnels qui encouragent dans leur très grande majorité la mise en place de nouvelles politiques. Les Français, dans leur ensemble, semblent également y être de plus en plus favorables...

Le troisième épisode de cette série radiophonique s'intéresse lui de plus près aux représentations autour du licite et de l'illicite, sur un fond sonore de lectures de poèmes d'Henry Michaux... Pour le psychiatre Richard Rechtman, l'imaginaire des drogues, qui va souvent chercher du "côté obscur de la force", ne repose pas que sur le produit en soi, mais plus globalement sur cette crainte de modification de la conscience. En modifiant sa conscience, on modifierait sa raison. Et en modifiant sa raison, on modifierait son esprit, et donc on attaquerait l'individu dans son essence même... Pour Richard Rechtman « Chez nous, sujet et raison sont intimement liés, et c'est sans doute une des raisons pour lesquelles... le problème des drogues est si crucial, et qu'on n'arrive pas à avoir une stratégie plus simple. ». Une série de normes ont été posées volontairement ou involontairement dans notre société, normes qui définissent ce qu'est un individu contemporain considéré donc comme "normé". Perdre la raison, ce serait alors prendre le risque de sortir de la norme, et donc de se mettre en danger ou de mettre en danger la société. Cette conception verrouille peut-être malheureusement en France toute velléité de changement... Nicolas Prisse, Président de la MILDECA, parle de la difficulté de discuter de manière objective, à cause de ces représentations faussées qui empêchent un débat apaisé. Il ne semble pourtant pas, à l'égal de ses deux derniers prédécesseurs, vouloir, ou peut-être pouvoir, affirmer la nécessité de faire bouger les lignes en termes de règles de loi...

**« Le jour où le
cannabis sera accepté
culturellement en
France, alors on
pourra plus facilement
envisager des
revirements
de législation. »**

Michel Hautefeuille, Psychiatre

**« La pire des
toxicomanies,
c'est celle
des idées reçues. »**

*William Lowenstein,
addictologue*

Ivana Obradovic, de l'Observatoire Français des Drogues et des Toxicomanies, revient tout de même sur cet ordre international bousculé par les dernières initiatives en matière de légalisation. L'Uruguay et le Canada ont ignoré les traités internationaux en mettant en place leur politique de légalisation contrôlée du cannabis, sans que les organes de contrôle de l'ONU ne puissent heureusement l'empêcher... Bien entendu, la frontière qui permet de passer de l'illicite au licite est de plus en plus poreuse, mais surtout, les représentations qui sont associées au produit en fonction de la législation qui lui est appliquée sont clairement chamboulées. La crise des opioïdes aux Etats-Unis ajoute à la confusion. La sociologue Marie Jaufret-Roustide, met alors en évidence toute l'incohérence

de la distinction entre le licite et l'illicite. Aussi bien le marché légal que le marché illégal sont responsables d'overdoses, si l'on ne devait faire des comparaisons que sur cette problématique... L'historien Alexandre Marchant nous rappelle aussi, concernant la production d'opiacés par exemple, que la France n'était pas la dernière à la promouvoir officiellement dans un passé pas si lointain. Certains chimistes passèrent aisément du marché légal de l'héroïne au marché illégal quand la prohibition fit grossir les mafias... Cette distinction entre "bonnes" et "mau-

vaises" drogues, distinction qui a fait les beaux jours des partisans d'une prohibition ciblée, mais a aussi fait son chemin dans la communauté des usagers, commence à montrer des signes de faiblesse...

Un officier de police judiciaire, Richard Rechtman, nous raconte lui que pour "faire du chiffre" comme on dit, le système prohibitif français est idéal. Le contrôle au faciès est alors opérant pour augmenter les chances d'interpellations "rentables"... Fabrice Olivet de l'Association ASUD (Auto Support des Usagers de Drogues) nous explique que mettre en prison les usagers a toujours permis de contrôler certains groupes contestataires, et ce, dès 1968. Cette approche s'est poursuivie avec la déclaration de "guerre à la drogue" du président Nixon, qui visait à l'époque des groupes ethniques contestataires... On a vite fait de cibler une communauté en y associant un produit que l'on va alors diaboliser pour que, par association

d'idées, cette communauté soit stigmatisée et poursuivie... L'illicite arrange bien parfois les affaires de ceux qui sont aux commandes, et condamnent alors les usagers à la clandestinité et à une absence de prise en charge quand des problèmes sanitaires surgissent...

Par contre, quand la population blanche est touchée, comme c'est le cas pour la crise américaine des opioïdes, il n'est plus question de légiférer ou d'enfermer, mais de prendre en charge. Bien heureusement dans un sens... Et tant pis pour les autres communautés alors malheureusement...

Le quatrième et dernier volet de la série questionne les vertus thérapeutiques des produits... Bertrand Rambaud est militant de longue date d'un usage thérapeutique du cannabis, usage qu'il pratique depuis des décennies pour soulager les douleurs ou difficultés inhérentes aux effets secondaires de ses traitements antirétroviraux, à savoir nausées, douleurs au ventre, manque d'appétit, et difficultés à dormir... Consommée par inhalation ou en ingestion, la plante apaise certaines souffrances et permet de vivre plus confortablement son traitement. Malheureusement, comme le dit très justement Bertrand Rambaud, le temps politique n'est pas le même que celui des malades qui sont eux dans l'urgence du soulagement de la douleur... Jako, autre militant, met en avant son incompréhension devant la frilosité des pouvoirs publics. Il a bénéficié pendant des années de multiples traitements tous aussi inefficaces les uns que les autres, alors il n'a pas eu d'autres choix que de se tourner vers les vertus du cannabis. L'autoproduction lui permet d'éviter les produits de coupe qui l'empoisonne... Le pharmacien Philippe Riehl nous explique que les vertus de la plante n'ont pas d'équivalent dans les traitements actuels. Le Sativex®, médicament autorisé pourtant, n'est pas encore prescrit en France pour des raisons de difficultés d'accords sur les prix. D'après Jako, il ne serait quoi qu'il arrive pas très efficace car certains principes actifs de la plante manqueraient (affaire à suivre)... Des essais sur le cannabis médical sont censés voir le jour en 2019 en France, mais pourquoi attendre des résultats que l'on sait d'avance positifs, puisque connus depuis bien longtemps ?

**« Quand on consomme
une substance,
qu'on est majeur et
vacciné, dans son
espace privé,
en quoi on vient
heurter la liberté
de qui que ce soit ? »**

Fabrice Olivet, directeur d'ASUD

Le cannabis a déjà fait l'objet de tant d'études... Le côté sulfureux des stupéfiants continue de créer des blocages dans une recherche qui, de plus, peine à trouver des financements. Le psychiatre Richard Rechtman parle d'une mauvaise réputation de ces drogues sur ordonnance, réputation qu'il considère particulièrement injuste. La question qu'il pose, et qu'il faut se poser, est simplement la suivante : « Comment va-t-on gérer intelligemment pour qu'un produit utile soit utile à ceux qui en ont vraiment besoin, et qu'on puisse protéger ceux qui n'en ont pas besoin et qui risqueraient de devenir dépendant ? »

William Lowenstein, psychiatre, met, lui, en avant les vertus thérapeutiques intéressantes du LSD, de l'ecstasy et de la Kétamine. Si ces vieilles molécules reviennent sur le devant de la scène, c'est que les barrages idéologiques tombent finalement petit à petit, ce qui ouvre ainsi le champs de la recherche... Une visite nous est alors proposée dans un laboratoire/

**« Les drogues
sur ordonnance
partagent avec les
drogues en général
cette opprobre
généralisée. Ce sont
des médicaments
sulfureux. »**

Richard Rechtman, Psychiatre

clinique dans lequel sont réalisées des expériences sur l'intérêt des psychotropes dans le traitement des maladies psychiques. Ces expériences concernent aussi bien le cannabis que la psilocybine et la kétamine... Le psychiatre Thomas Palenicek, qui travaille là-dessus, nous fait comprendre que c'est difficile d'expliquer ce que peut être une expérience psychédélique. Les effets varient entre hallucinations et dissociations. L'objectif étant que les "paysages visuels et auditifs" auxquels ont accès les patients-usagers puissent les éclairer et éclairer en même temps le thérapeute. N'est-ce pas finalement les mêmes procédés utilisés par les Chamanes

qui tentent, par l'intermédiaire de plantes hallucinogènes comme l'ayahuasca, de rentrer en contact avec la nature pour acquérir des connaissances sur les maux qui nous rongent et les remèdes pour les soigner ?...

Cette série documentaire ne peut bien entendu pas faire l'inventaire, en quatre fois 55 minutes, de toutes problématiques en lien avec les usages de drogue, mais l'esprit général des intervenants tend vers une demande d'assouplissement des législations en vigueur dans notre pays et une vo-

lonté de transmettre un savoir de soignants et d'usagers, savoir qui ne peut qu'aider à la connaissance des produits et à la compréhension des enjeux. Réduire cette thématique, complexe, des usages et des trafics, à des conceptions purement idéologiques et manichéennes ne font que maintenir un statu quo où tout le monde est finalement perdant...



L'usage des drogues

Série radiophonique en 4 épisodes

de Lydia Ben Ytzhak

réalisée par Doria Zénine

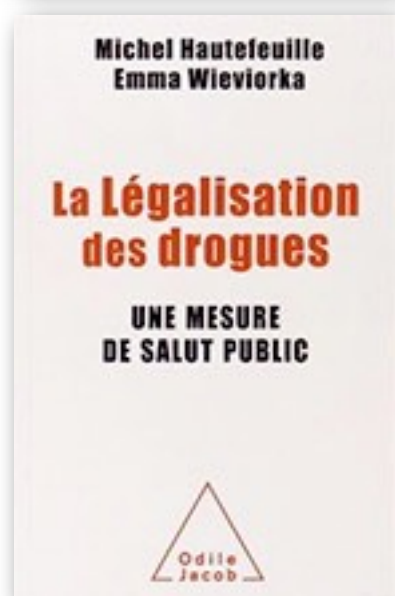
Du 11 au 14 mars 2019

Aller plus loin



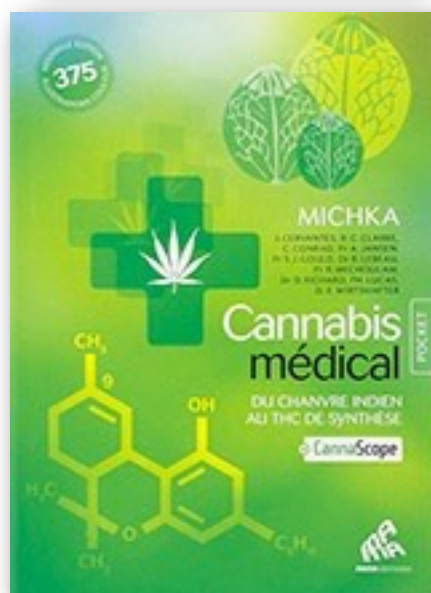
Tous addicts, et après ? Changer le regard sur la dépendance

*Un ouvrage de Laurent Karila
et William Lowenstein
Edition Flammarion, 2017*



La légalisation des drogues Une mesure de salut public

*Un ouvrage de Michel Hautefeuille et
Emma Wieviorka
Edition Odile Jacob, 2014*



Cannabis médical Du chanvre indien aux cannabinoïdes de synthèse

*Un ouvrage de Michka, et collectif
MAMA poche Editions, 2017*



AUX GENDARMES ET AUX VOLEURS

A propos d'un article en bande dessinée
de Hélène Constanty et Pierre-Henry Gomont,
paru dans le numéro 23 de La Revue Dessinée
Ecrans de fumée

D

ans le monde merveilleux du blanchiment de l'argent généré par le business illégal de cannabis, les échanges de bons précédés sont monnaie courante. Ils font tourner les têtes des forces de police qui tentent tant bien que mal de suivre les intermédiaires pour pouvoir en fin de course mettre la main sur les plus gros bonnets. L'objectif est de démonter les mécanismes du blanchiment pour ensuite pouvoir les contrarier et ainsi toucher les trafiquants là où ça fait le plus mal, c'est-à-dire au porte-monnaie... L'affaire dont il est question ici, et qui permet d'illustrer le fonctionnement de la blanchisseuse, remonte à 2012 et fera suite à l'Opération dite "virus", opération d'infiltration qui permit d'aboutir à des saisies et condamnations importantes. Elle révélera l'implication d'un certain nombre de personnes insoupçonnées jusque-là car n'étant a priori pas dans le viseur des forces de police. Les réseaux de blanchiment ont cette particularité de faire se rencontrer des milieux qui semblent n'avoir rien en commun. Le costume, le tailleur, ou l'uniforme, et la fonction qui y est associée, protège souvent ou du moins camoufle plus ou moins. Les saisies de marchandises se font au plus près du trafic, mais les saisies de liquidités se font, elles, dans les mains de ceux qui ne touchent surtout pas aux produits, pour ne pas se salir les mains et limiter les risques, ou n'ont même rien à voir avec le milieu des trafiquants... Bien entendu, les révélations de cette affaire, affaire sur laquelle nous ne reviendrons pas dans les détails et les noms, n'ont en rien entamé les velléités de blanchiment des gros trafiquants, mais elles permettent de mieux comprendre les tenants et les aboutissants des mécanismes en jeu...

Il s'agit donc ici de suivre le trajet de l'argent, des petites poches du dealer de rue à celles, bien plus garnies, du dit "baron de la drogue", et ce afin de mieux comprendre comment tout cela fonctionne. L'objectif de la Police Judiciaire (PJ), de l'Office Central pour la Répression du Trafic Illégal de Stupéfiants (OCRTIS), mais aussi de l'Office Central de Répression de la Grande Délinquance Financière (OCRGDF) est, non pas de saisir les tonnes de cannabis qui circulent entre le Maroc, l'Espagne et la France, mais plutôt de les suivre à la trace jusqu'à ce qu'elles soient écoulées, parties en fumée, et que les sous récoltés fassent leur apparition pour passer

de mains en mains et s'accumuler dans celles de ceux qui s'enrichissent le plus au final... Si la marchandise prend de la place dans les valises, il en est de même pour l'argent liquide quand il est amassé en quantité. L'idée n'est pas de transformer des billets volés et marqués, comme ce peut être le cas dans les braquages, en billets propres comme des sous neufs, mais simplement de remettre dans le circuit des sommes considérables de liquidités (provenant des poches des consommateurs consentants), liquidités que l'on ne peut a priori pas déposer sans explication dans une banque française. Il faut donc trouver des solutions pour que cet argent finisse placé sur des comptes bancaires, et donc à disposition en toute légalité...

C'est pour atteindre cet objectif qu'un certain nombre d'intermédiaires sont nécessaires. Les collecteurs, pour commencer, vont prélever auprès des différents vendeurs d'un même réseau les sommes récoltées sur les lieux de deal. Cet argent finit dans les mains d'un collecteur en chef, toujours en France, qui fait ses comptes, transmet les sacs de liquidités à un intermédiaire qui se charge lui de trouver des "clients", à savoir des personnalités, du monde des affaires ou du monde politique même, qui ont besoin en sous-main de grosses sommes en liquide. Pour faire court, ces "clients" voient alors leur compte bancaire caché, en Suisse ou ailleurs, débité au profit de celui du chef de réseau... Mais bien entendu, les choses sont un peu plus compliquées depuis que la surveillance bancaire est plus affirmée en Europe. C'est à ce moment-là que les *sarafs*, banquiers marocains plus ou moins occultes, peuvent aussi avoir leur rôle à jouer. Un simple coup de fil d'un homme de confiance peut suffire à ce que des jeux d'écriture entre le Maroc et la France puissent s'opérer en toute opacité, et que l'argent "sale" soit investi dans l'économie locale... Bien entendu, d'autres réseaux étrangers de blanchiment ont aussi été révélés en France, des réseaux indiens par exemple... Toujours est-il que plus d'un million d'euros générés par le trafic illégal de cannabis continuent à être blanchis chaque année, quelles que soient les saisies régulières, d'importance ou pas...

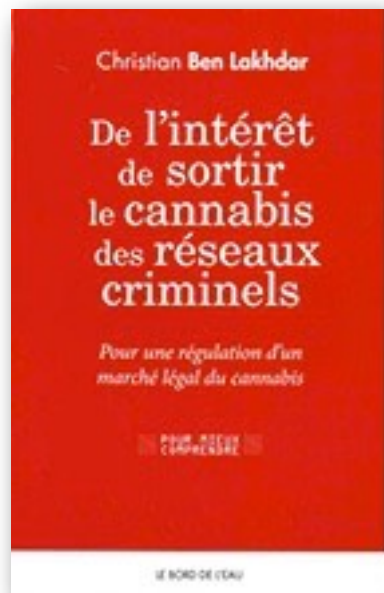
Blanchir de l'argent dit "sale", ce serait donc tout faire pour que l'argent "salement" acquit, car généré par des activités illégales, soit redistribué dans l'économie légale, dite "propre", après être passé dans les mains de banques, institutions ou membres de la société établis (de confiance...), sans que personne ne s'en aperçoive. Les chefs de réseaux dépensent alors cet argent à disposition, comme bon leur semble... Profiter des saisies, réalisées par les forces de polices à différentes étapes du trafic, pour enrichir les services concernés, augmenter ainsi leurs moyens d'action par l'achat de matériel, armes, véhicules, ou simplement pour grossir leurs effectifs, participe donc tout logiquement de ce blanchiment de l'argent "sale". Drôle d'ironie... L'argent saisi représente une forme de taxation d'un commerce illégal. Taxation qui bénéficie aux services de police, mais pourrait tout aussi bien bénéficier à la prévention ou à la réduction des risques... Quitte à enrichir la société, ne serait-il alors pas plus simple de taxer, en toute transparence, le produit à la vente en mettant en place une légalisation contrôlée ?... Bref! Nous n'irons pas plus loin sur ce sujet dans l'immédiat. D'autres occasions se présenteront sûrement...



Ecrans de fumée

Un article en bande dessinée
de Hélène Constanty et Pierre-henry Gomont
Paru dans le n°23 de *La Revue Dessinée*,
mars 2019

Aller plus loin



De l'intérêt de sortir le cannabis des réseaux criminels

Une ouvrage de Christian Ben Lakhdar
Edition *Le Bord de l'Eau*, 2016



Cannabis : Réguler le marché pour sortir de l'impasse

Un document de Pierre Kopp,
Christian Ben Lakhdar et Romain Perez
Fondation Terra Nova, 2014



DRUG WAR SWAPS n°76-77

Santé, réduction des risques et
usages de drogues - 3ème et 4ème trimestre 2014



MILES EN MODE SURVIE

A propos du roman de Michaël Mention
paru aux Editions de poche 10-18

Manhattan chaos

N

ous donner à entendre la voix fictionnelle de Miles Davis, c'est le défi relevé par un romancier qui n'a pas froid aux yeux et ne compte pas profiter de l'occasion pour cirer les pompes de ce grand trompettiste de Jazz. Le respect invite à l'authenticité, au risque de froisser celles et ceux qui aiment que l'on présente leur artiste préféré sous un jour favorable. Ici, Miles va en baver, à la première personne, et nous l'accompagnerons tout au long de ces deux cents pages denses et chaotiques, prêts à le relever si besoin pour l'aider à atteindre son objectif... La quête de Miles est a priori loin d'être héroïque mais peu importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse. Et il s'agit bien de cela. Une chose est sûre, pas question d'abandonner le bonhomme à ses tourments ou pire de l'empêcher de parvenir à ses fins. Miles est en mal de mieux et nous ne serons alors pas les seuls à l'accompagner dans les rues d'une City ici peu accueillante, c'est le moins que l'on puisse dire, et prête à lui mettre des bâtons dans les roues, tant qu'à faire... La bienveillance a toujours des difficultés à s'imposer quand la société a fait le choix de parquer certains de ses citoyens dans une clandestinité plus oppressante et stigmatisante qu'on l'imagine... Allez mon gars, prends ton mal en patience et essaie dans la mesure du possible de ne pas sombrer. Tout le monde te regarde, tout le monde te reconnaît, même si ce ne sera pas toujours un avantage. Tout dépend de l'époque dans laquelle on te baladera... Les voyages dans le temps dont il sera question à un moment donné dans ce court roman, ne seront pas de tout repos...

Pour commencer, le Manhattan de 2019 n'a rien à voir avec celui de 1977 où l'on nous embarque ici, en tout cas il est bien moins aseptisé, surtout quand les vents du chaos se déchaînent une nuit de coupure générale de courant. Pas loin de huit millions d'habitants se retrouvent alors privés d'électricité. Parmi eux le célèbre Miles Davis, qui a décidé de décrocher les crampons, ou plutôt les pistons, deux ans plus tôt, pour des raisons médicales obscures. Cloîtré depuis ces deux années dans son appartement "immense et ultrachic de l'Upper

**« Elle échoue
(la seringue) dans ma
tox-box, rejoignant
mes doses, mon trésor
sur lequel je veille en
vieux pirate gangréné.
Enlisé dans le pire,
pour avoir visé
le meilleur. »**

Extrait p. 18

West Side“ de l'île New Yorkaise, il passe ses journées à “macérer dans son ras-le-bol“ comme il le dit si bien. Sa carrière est en suspens, et pas question pour lui de s'y remettre, de ressortir la trompette et de repartir dans la grande lessiveuse, tant son existence est désormais centrée sur les produits qu'il consomme. Le choix de l'isolement et des usages quotidiens de psychotropes a été fait. Pas la peine, pas envie, de revenir en arrière. Besoin de se débarrasser de toute la pression et des contingences liées à son statut d'artiste mondialement reconnu et glorifié. Son refuge sera essentiellement l'héroïne qu'il s'injecte, et la cocaïne qu'il prise en complément... New York vit à ce moment-là une période de canicule intense, alors Miles doit s'hydrater, beaucoup. Le cognac fera bien l'affaire pense-

**« Un rail de coke, et...
...les buildings miroitent,
aveuglants, annonçant
en nouvel enfer.
Et rien ne l'arrêtera,
ni la clim', ni le ventilo,
ni cette trompette à
laquelle je ne toucherais
plus. Plus jamais. »**

Extrait p.21

t-il, une bonne raison de se charger d'une consommation compulsive de plus. L'univers du musicien se réduit alors à ce cocon imbibé et poudré dans lequel il a ses repères de survie psychique. Chaque produit a sa fonction psychoactive, anesthésiante ou remontante, et Miles essaie par nécessité de tirer le meilleur de chacun d'entre eux sans être dupe bien sûr du mal qu'ils lui font aussi... L'appartement est jonché de “cadavres“, bouteilles, seringues, ou boîtes de corned-beef, sans que Miles y fasse vraiment attention. Il vit désormais dans un taudis, et ce ne sont sûrement pas les coups de fil de la Columbia qui

le sortiront de sa léthargie. Quand on a décroché, c'est pour de bon clame-t-il. Pas question qu'on se fasse plus d'argent encore sur son dos... En arrière-plan de ce qui ressemble pour le moment à un huis clos surgit un serial killer, un calibre 44 à la ceinture, tueur qui fait des ravages dans les rues de la ville. Il se fait appeler le Fils de Sam, a déjà tué cinq personnes et en a blessé bien d'autres...

Quand le courant est coupé sur l'ensemble de la ville et donc dans l'appartement de Miles, le musicien doit composer avec un noir total qui dure, dure, et dure, tant et si bien que l'homme va basculer, en l'espace d'un quart d'heure, de la crispation à la terreur en passant par la résignation, l'impatience, le stress et l'angoisse. Une montée en gamme où un dépotir auquel on s'est jusque-là habitué, se transforme en antre glauque

pour cafards grimpants et affamés... Attention, quand le sort a décidé de s'acharner sur un homme reclus et heureux de l'être, c'est pour l'obliger à sortir de chez lui... La boîte à matos, la tox-box comme l'appelle Miles, est désespérément vide à la lueur de la bougie. Alors, quand le stress de l'obscurité persistante a atteint son maximum, que le manque se fait sentir, que le shoot devient la seule alternative envisagée, mais que le produit n'est pas à disposition, il est temps d'afficher sa rage et son désespoir. Miles s'agenouille au sol, farfouille, disperse restes de nourritures et vêtements, pour trouver, en vain, de quoi s'apaiser. Il doit se rendre à l'évidence, il va falloir affronter les symptômes du manque, et ce ne sera pas agréable à vivre... Première option : contacter Klaus, son dealer attitré, "Santa Klaus" comme le surnomme Miles, toujours prêt à dépanner à toute heure du jour et de la nuit. Mais encore faut-il que le téléphone fonctionne, or lui aussi est coupé. Oh rage au désespoir, encore et toujours, mais puissance mille! Idée : un pansement chimique à prélever dans le stock d'antidouleur et de calmants de la pharmacie, le temps que les secours interviennent et rétablissent la lumière. Un comprimé de Tuinal calmera tout ça... Apaisement, détente, répit... Un temps, le temps des effets, mais pas plus... Miles est désormais contraint de sortir pour se fournir en héroïne. Pas d'autre choix. Dehors, le chaos est à la hauteur de son manque. Pillages, agressions, etc... Et le fils de Sam rôde sûrement... Le courage du musicien n'a d'égal que son besoin de produit. Il ne va pas se laisser impressionner par une nuit sans fin. Il en a vu d'autres...

**« Il me faut un shoot
et, pour ça, il n'y a
qu'une solution.
Faire ce que je n'ai pas
fait depuis des mois,
ce qui m'angoisse
le plus au monde :
sortir. »**

Extrait p.36

Direction Central Park et ses "trois cent hectares de danger avec ses tox agresseurs, ses dealers-voleurs, sa came coupée au verre pilé...", environnement de choix pour un musicien en manque et désespéré. C'est à ce moment-là que la rancœur refait surface. On en veut à ses potes qui nous ont initiés à l'héro. (Dans son autobiographie, Miles parle de celui qui l'a initié justement, du moins à l'injection d'un produit que Miles jusqu'à présent ne faisait que sniffer). Les envies de meurtre sont alors à la hauteur de la difficulté de décrocher du produit... En chemin vers le parc, la

première personne à se présenter à lui est un acheteur, et non pas un vendeur malheureusement. Il va donc falloir s'engouffrer dans Central Park, loin d'être accueillant à ce moment de la journée, en quête de quoi soulager ses déséquilibres neuronaux. N'importe quel psychotrope fera l'affaire. Quand le manque est tenace, il faut apaiser les douleurs qui l'accompagnent coûte que coûte. L'obscurité du parc n'empêchera pas Miles d'aller au bout de sa mission... Les seringues finissent par s'accumuler sous ses pieds. Il est sur la bonne voie... Une arme est pointée sur lui, mais alléluilà, c'est un dealer qui lui ouvre sa caverne d'Ali Baba et lui propose, en veux-tu en voilà, des drogues de toutes sortes : shit, héro, coke, champis, Quaalude, et autres clés pour ouvrir les portes de la perception... Mission accomplie ! Il ne reste plus qu'à rentrer chez soi au petit trop. En attendant d'y arriver, à défaut de seringue à disposition dans l'instant, le cachet de Quaalude fera l'affaire. Malheureusement l'effet d'apaisement escompté se transforme en frissons, vertiges et chute. Impossible de se relever. A la merci du premier bandit de grand chemin... Un homme vient à passer. Il veut aider, mais s'y prendra d'une drôle de manière...

Un voyage dans le temps ça se prépare tant qu'à faire : choisir éventuellement sa destination, son époque, le moment où l'on se sent en mesure d'encaisser le choc temporel. Bref! Ce n'est pas tous les jours qu'on se téléporte dans un passé plus ou moins proche et bienveillant, alors ça demande des forces. Miles, affaibli par le manque, en fera les frais... Le voilà projeté tout d'abord le 25 mars 1911 en plein coeur d'un incendie qui ravage trois étages d'un bâtiment de Manhattan, l'une des catastrophes industrielles les plus importantes de l'histoire de la City. Est-ce un rêve ou une hallucination ? Apparemment ni l'un ni l'autre. Son nouvel ami, imaginaire ou pas, rencontré après sa prise de Quaalude, qui se fait appeler tout simplement John mais dont on ne sait rien, qui apparaît et disparaît à volonté, a décidé visiblement de lui

« Ca y est, ça recommence. Autre époque, autre épreuve. John est bien décidé à m'en faire baver, alors il continue de s'amuser avec moi. Moi, son jouet, Pourquoi ? Pourquoi tout ça ? »

Extrait p.132

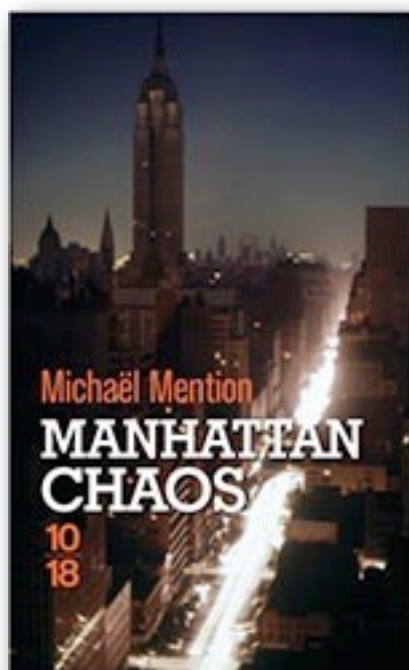
jouer de sales tours, à commencer par lui annoncer sa mort avant l'aube (à l'âge de 51 ans donc), à moins qu'il se remette à jouer de la trompette. S'il le fait, et malgré tout ce qu'il a ingurgité jusqu'à présent, le musicien

tiendra jusqu'en 1991. Quatorze ans de plus de bons et loyaux services lui sont donc proposés, mais Miles a décidé de n'en faire qu'à sa tête même s'il voit poindre, au fur et à mesure de ses mésaventures, les signes d'une décrépitude certaine. Car le périple temporel va se poursuivre... Grand bon en arrière en 1863, toujours à Manhattan, le 13 juillet, lors des émeutes qui firent suite à l'adoption par le congrès américain de nouvelles lois concernant la conscription. Malheureusement, les émeutes tourneront au règlement de compte racial et de nombreux noirs seront assassinés... Retour en 1977, puis nouvelle bascule en juillet 1922 et en mai 1927 pour faire face au Ku Klux Klan. Passage par le 24 octobre 1929 pour se confronter aux forces de l'ordre du temps de la prohibition de l'alcool. Petit séjour avant guerre, le 20 février 1939, en plein milieu d'un meeting de la fédération germano-américaine, puis le 28 juillet 1945 pour le crash, contre l'Empire State Building, d'un bombardier B-25, perdu dans le brouillard de Manhattan... Miles est impliqué malgré lui dans tous ces événements passés, et subit de plein fouet le racisme ordinaire. Dans ces temps où le musicien n'avait pas encore la renommée dont il a bénéficié bien plus tard, il ne peut pas mettre en avant son statut d'artiste reconnu pour sauver sa peau... Toutes ces pérégrinations temporelles ramènent l'homme à sa condition de simple mortel et le confrontent à ses fantômes du passé, à tous ces moments de honte et de culpabilité en relation avec sa quête éperdue d'héroïne, quête à laquelle il a consacré beaucoup de temps et d'énergie... Le retour à la maison cette nuit-là devra, quoi qu'il arrive, se faire dans la douleur...

« ... pour elle ("la came"), j'ai volé, j'ai agressé des mecs, j'ai fait tapiner des filles... je les ai cognées, ouais, j'étais en manque, j'avais la dalle, mais tout ça c'est des excuses à la con... »

Extrait p.185

Difficile d'imaginer que ce voyage extraordinaire d'une nuit ne puisse avoir d'impact sur le Miles à venir... Il est des événements déclencheurs qui peuvent bousculer des parcours d'usagers. Toujours est-il que le célèbre trompettiste, après une interruption de carrière d'un peu plus de cinq ans, se remettra en selle en 1981 et décédera finalement en 1991, le 28 septembre à l'âge 65 ans à Santa Monica en Californie, sans que les raisons de son décès n'aient été réellement confirmées...



Manhattan chaos

Un roman de Michaël Mention

Editions poche 10-18, 07 mars 2019

216 pages, 7,10 euros

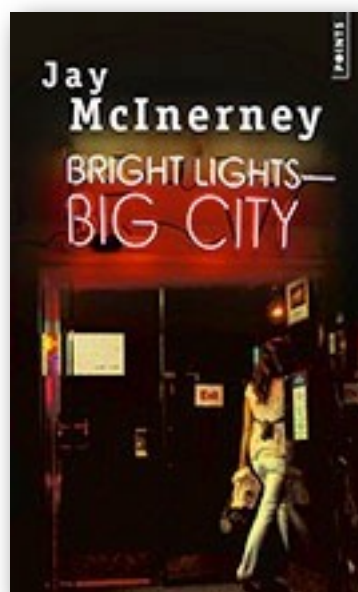
Aller plus loin



Miles - L'auto-biographie

Miles Davis, Quincy Troupe

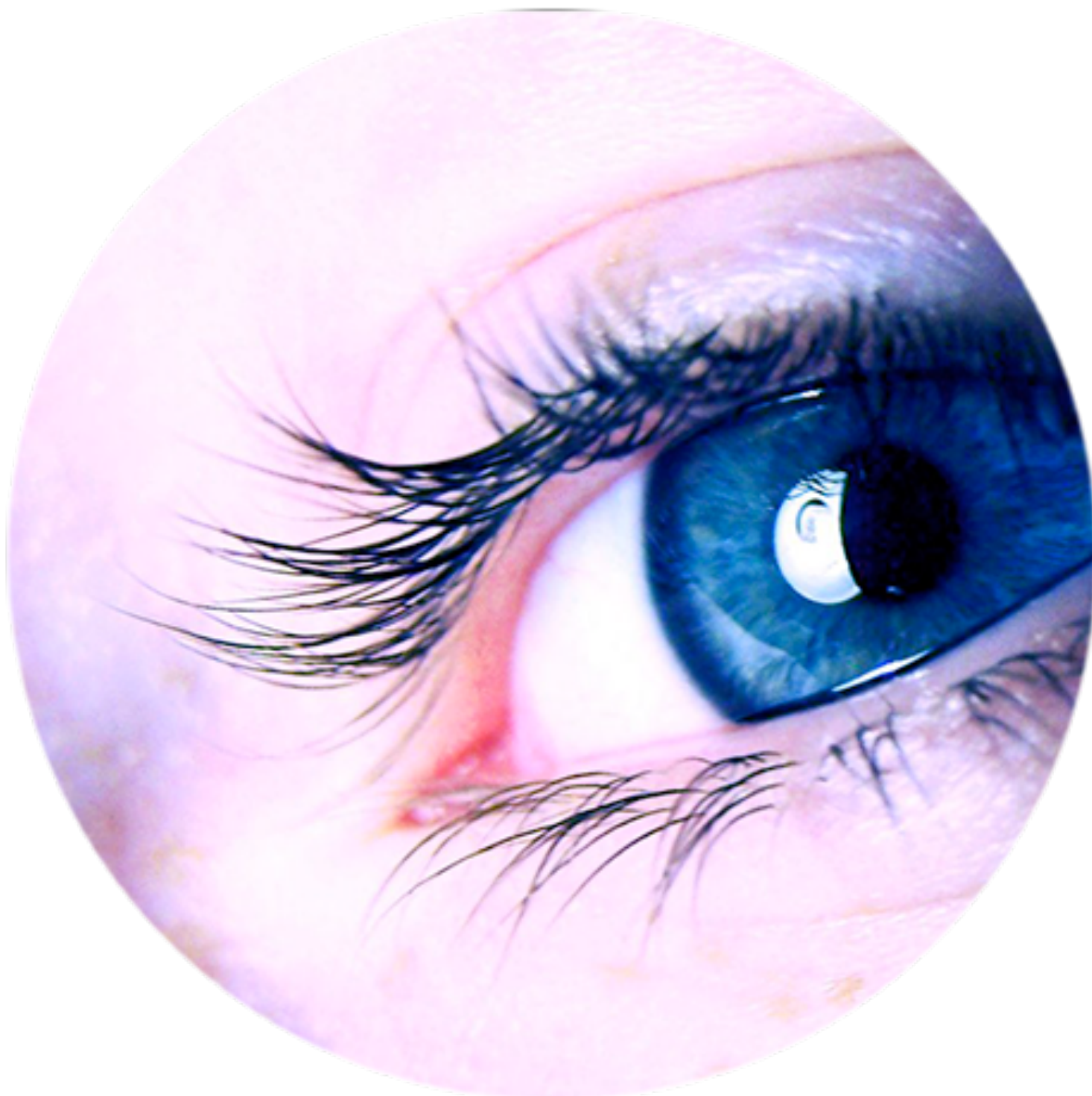
La table Ronde, 2017



Bright Lights, Big City

Un roman de Jay McInerney,

Editions poche Points, 2017



AU MÊME MOMENT...

A l'occasion de la publication
par l'Observatoire Français des Drogues
et Toxicomanies du n°130 de Tendances
Résultats de l'enquête Ad-femina

A

u même moment en centres de soins, d'accompagnement et de prévention en addictologie, en centre d'accueil et d'accompagnement à la réduction des risques pour usagers de drogues, dans les équipes de liaison et de soins en addictologie et dans les services d'addictologie hospitaliers, on s'efforce de mettre en place des accueils spécifiques aux femmes. Cette population, minoritaire dans les files actives, présente un certain nombre de facteurs de vulnérabilité, ce qui nécessite une prise en charge qui réponde à des besoins spécifiques... Ces femmes peuvent aussi souffrir d'une stigmatisation souvent plus affirmée que celle réservée aux hommes. La grossesse ou la présence d'un ou de plusieurs enfants sont des situations qui peuvent exacerber les problématiques... Bien entendu, une enquête comme celle dont les résultats sont présentés ici permet de faire un tour d'horizon des réponses apportées concrètement par certains CSAPA, CAARUD ou autres structures, mais peut difficilement mettre au jour toutes les démarches individuelles et rapports privilégiés établis dans ces structures, mais aussi dans bien d'autres, entre professionnels et usagères, sans que l'accueil soit identifié formellement comme spécifique. Beaucoup de problématiques sont traitées au cas par cas... Cependant, concernant les structures qui ont répondu à cette enquête, il est important de comprendre les raisons du choix d'espaces, de temps d'accueil, et d'activités réservés qui peuvent être précieux et surtout encourager les femmes à pousser la porte de ces institutions. Tout ce qui peut représenter un frein à la prise en charge de populations concernées par ces problématiques d'usage de drogues, qu'elles soient spécifiques ou pas, doit être, dans la mesure du possible, questionnées et solutionnées... Deux types d'accueil ont été identifiés par l'enquête Ad-femina : ceux orientés vers "la mère", et ceux orientés vers "la femme". Le premier type d'accueil concerne les femmes enceintes et les mères, et le deuxième concerne essentiellement les femmes présentant des vulnérabilités en lien avec leur genre et le vécu de leur addiction. Il est bien sûr difficile d'isoler les deux types d'accueil, chaque mère ou future mère étant une femme, et chaque femme étant alors susceptible d'être confrontée à des situations de fragilisation physique, psychologique ou sociale... Ces

usagères, en majorité polyconsommatrices, ont besoin d'un cadre serein et protecteur, surtout si elles sont accompagnées de jeunes enfants. Proposer des horaires d'accueil spécifiques et des activités ciblées, en marge de la population adulte masculine, peut aider à une meilleure prise en charge et surtout à un suivi plus régulier, les femmes étant encouragées à revenir et à s'engager un peu plus en profondeur dans le soin, et donc dans la durée... Proposer cet accueil spécifique c'est recevoir et entendre les préoccupations et besoins des unes et des autres, et y associer une prise en charge adaptée, tant physique que psychologique... Un ensemble de propositions sont alors faites ici ou là pour accompagner au mieux. Les accueils "femmes" essaient par exemple de renforcer la prévention, l'écoute, l'aide au sevrage, l'accès aux outils de réduction des risques et aux traitements, une médiation et une meilleure coordination avec les services de soins de droit commun. L'aide socio-administrative a aussi sa place pour l'aide à l'ouverture des droits et à l'insertion. Un hébergement peut même être proposé dans certaines structures... Les accueils "mères" peuvent proposer eux en complément des suivis périnataux et des consultations gynécologiques. Renforcer le lien mère-enfant et les compétences parentales font aussi partie de l'offre d'accompagnement... La publication de l'OFDT met en avant le fait que beaucoup de ces femmes doivent malheureusement faire face à des psychotraumatismes liés à des violences familiales, conjugales ou autres, dans des situations d'emprise, voire même d'oppression de leur entourage... La capacité de se reconstruire passe alors par une revalorisation de soi et un développement des compétences personnelles ou sociales qui ne peuvent qu'améliorer le rapport à l'autre et favoriser ainsi une meilleure socialisation et protection. Les structures d'accueil parlent d'une "renarcissisation" : travailler sur la représentation de soi, sa féminité, le rapport à son propre corps, se recentrer sur soi, s'occuper de soi, revaloriser l'image que l'on a de soi, font partie du processus. Les structures profitent alors de ce temps d'accueil dédié aux femmes pour proposer par exemple des groupes de parole, des soins esthétiques, des activités culturelles, artistiques ou physiques, des ateliers pratiques et d'apprentissages, l'ensemble permettant de mobiliser des professionnels extérieurs aux structures : art-thérapeutes, comédiens,

éducateurs jeunes enfants, sages-femmes, gynécologues, éducateurs sportifs, sophrologues, ostéopathes, etc... Même si ces dispositifs d'accueil réservés aux femmes et aux mères ont gagné du terrain ces dernières années, il reste nécessaire de les promouvoir encore et toujours auprès des professionnels d'un champ socio-sanitaire plus large, mais aussi du public cible... Tenter, dans la mesure du possible, de se placer au plus près des préoccupations de chacun des usagers, avec leurs propres spécificités, de genre ou autres, c'est aller chercher aux coeur des représentations et processus d'usage et permettre de les individualiser pour mieux les accompagner. 700 millions de consommateurs et consommatrices, et moi, et moi, et moi... Chacune des structures est sûrement la mieux placée pour savoir et prévoir quelles sont les dispositions les mieux adaptées à sa file active et à son environnement. Les pistes de réflexion et d'innovations sont donc sûrement aussi importantes que le nombre de ces structures, et doivent être encouragées. Le bouche-à-oreille ou la cooptation entre usagers prendront alors naturellement le relais, du moins espérons-le...



Tendance n°130
Résultats de l'enquête Ad-Femina

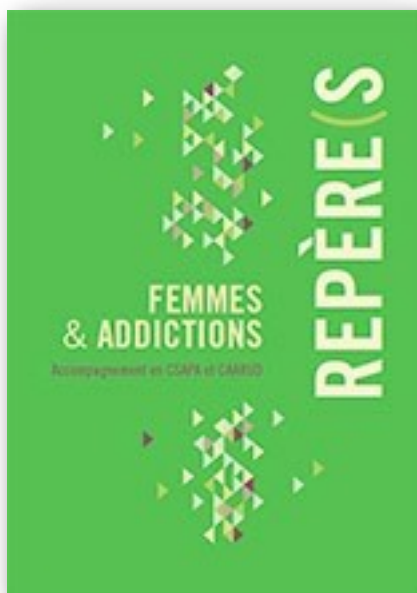
Une parution de l'OFDT
Mars 2019

Aller plus loin



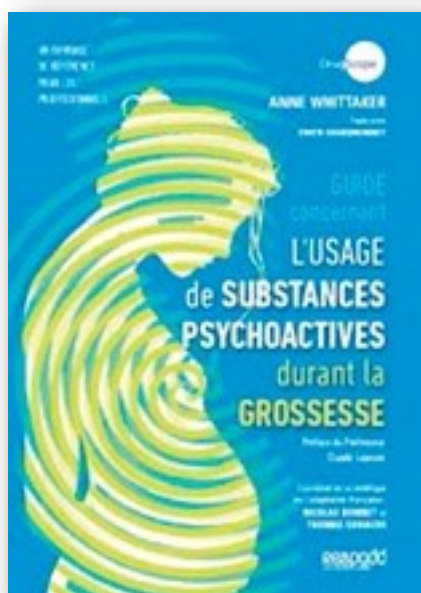
Femmes et dépendances Une maladie du siècle

Un ouvrage du Dr William Lowenstein
et Dominique Rouch
Editions Le Livre de poche, 2008



Guide repère - Femmes et addictions Accompagnement de CSAPA et CAARUD

Un guide édité par la Fédération Addiction, 2016



L'usage de substance psychoactives durant la grossesse

Un guide édité par le RESPADD, 2013

un film de
Fabienne GODET



JOUONS COLLECTIF !

A propos du film de Fabienne Godet
Nos vies formidables

D

ix semaines, c'est la durée du séjour qui est proposé à Margot dans cette communauté thérapeutique qui accueille le spectateur en même temps que cette jeune femme d'une trentaine d'années. Le temps du film, elle n'en ressortira pas. Non pas qu'elle en soit empêchée, mais simplement parce qu'elle y trouvera une place sûrement plus confortable (Etant donné les révélations et confrontations du dernier quart d'heure) que dans sa famille avec laquelle elle entretient depuis l'enfance "des rapports compliqués" comme on dit, à l'opposé de la famille Ingalls de "La petite maison dans la prairie", donnée en exemple avec humour par le thérapeute dans une séance de formation ouverte aux familles... A l'exception d'une jeune femme, qui arrivera dans les dernières et qui est là par injonction thérapeutique (à savoir par décision de justice, avec obligation de se "soigner"), tous les autres membres de la Communauté ont débarqué ici de leur plein grè. Ils ont fait le choix du sevrage collectif dans une institution d'accueil qui propose l'abstinence totale sans aide médicamenteuse. Aucun traitement de substitution n'est délivré pendant la durée du séjour. On s'assure, à l'arrivée de chaque participant, que les bagages, vêtements, souliers, produits d'hygiène et de beauté, ne cachent aucune substance, quelle qu'elle soit. Le règlement intérieur est strict : tout usage dans la Communauté est prohibé. Une pensionnaire en fera les frais...

**« Je ne peux pas te
donner de médicaments,
ça te remettrait
dans la filière
chimique. »**

L'infirmier à Margot

C'est donc Margot que nous observerons de plus près et accompagnerons le temps des deux heures de film... Elle semble entrer dans cette belle maison bourgeoise, qui accueille la Communauté thérapeutique, comme on entre en pension profil bas car on a des choses à se reprocher... A son arrivée on lui confisque son portable, qu'elle ne récupérera que dans les temps dédiés aux appels vers l'extérieur. Ses livres sont rassemblés dans la bibliothèque commune car il est interdit de lire dans les chambres. On fouille de fond en comble ses affaires personnelles pour être sûr, comme on l'a déjà dit, qu'elle ne cache rien... Elle devra aussi faire un contrôle d'urine et s'entretenir avec un infirmier sur l'ensemble des

**« Ici c'est un jour
à la fois.
Tu ne dois
surtout pas penser
au lendemain. »**

Une des pensionnaires à Margot

produits qu'elle a consommés et leur fréquence d'usage. On comprend à ce moment-là que la jeune femme a touché à peu près à tout ce qu'elle a pu croiser dans son parcours depuis la pré-adolescence, et ce dans des proportions plus ou moins importantes suivant les produits... Elle doit donc accepter un règlement intérieur qui ne fait pas toujours la part belle à la confiance et aux libertés individuelles.... Il est important de signaler que le cadre imposé ici n'est pas celui de toutes les communautés thérapeutiques. Mais certaines, comme celle dont s'est inspirée la réalisatrice, à savoir la Communauté d'Aubervilliers, en région parisienne, dans laquelle elle s'est immergée, fonctionnent sur le même principe thérapeutique que le centre APTE (Aide et Prévention des Toxicodépendances par l'Entraide) créé à l'initiative de Kate Barry à Bucy-Le-Long en 1994. La méthode utilisée est la méthode Minnesota qui fait le pari de l'abstinence totale et de l'entraide dans une communauté de pairs usagers. Reconstruire le lien à l'autre fait partie du processus de sevrage. On ne doit donc pas se disperser... Ici Margot vivra au jour le jour, et chaque jour suffira sa peine comme on dit... Le récit sera construit chronologiquement comme un journal de bord au jour le jour avec quelques ellipses temporelles...

La connexion de Margot avec les autres membres de la Communauté se fera petit à petit, sans contrainte. La jeune femme parle et écoute par petites touches successives. Elle n'a pas l'intention de se dévoiler aussi vite que d'autres car ce n'est visiblement pas son tempérament ou alors pas le bon moment à la bonne place... Elle doit déjà commencer par faire face à une bonne dizaine de jours de symptômes douloureux du manque, symptômes qui se manifestent, entre autres, par des nausées, vomissements, ou chaud et froid... C'est un sevrage "à la dure" comme on dit. Ces douleurs physiques finissent par disparaître apparemment, mais c'est là que tout le travail psychologique commence, et ce ne sera pas toujours une partie de plaisir... La jeune femme prend petit à petit sa place dans le groupe. Elle n'est pas très expansive, mais sait se confier à l'occasion et créer des liens forts avec certains, notamment Jalil, père d'une petite fille

de huit ans, qui la soutiendra, et qu'elle soutiendra aussi tout du long, ou presque... Jérémie, Salomé, César, Sonia, Pierre, Annette, Lisa, Marion, Irina, et d'autres encore... sont dans les parages, et leur présence participe de cette chaleur qui anime l'ensemble du groupe même si des frictions internes sont inévitables... Margot aura deux ou trois occasions de vouloir faire ses bagages, mais restera finalement, peut-être parce qu'elle sent qu'elle a encore besoin de la communauté qui a aussi besoin d'elle... Au fil des semaines, elle se dévoile dans les groupes de parole proposés. On apprend qu'elle vient d'une famille bourgeoise, qu'elle a une grande soeur handicapée dont elle est très proche, et un grand frère dont elle a été trop proche. Les usages réguliers et intensifs de Margot ont commencé tôt dans un milieu scolaire "privilegié" où ils n'avaient rien d'exceptionnels, bien au contraire. Une déscolarisation suivra rapidement, puis des licenciements successifs de petits boulots précaires, licenciements dus à ses consommations importantes de psychotropes qui n'ont pas cessé depuis l'adolescence. Sa famille continue malgré tout à l'accompagner financièrement sans qu'elle ne leur ait jamais parlé de ses problématiques d'usages, jusqu'à aujourd'hui même... Elle dit de ses parents qu'ils lui ont transmis le sentiment d'angoisse mais pas le sentiment de confiance. Son ressenti envers eux semble assez tenace... Bien entendu, la suite du film nous en apprendra un peu plus sur elle et ses rapports familiaux, jusqu'au dénouement final peu glorieux...

**« J'entends
ma mère me dire :
"Elle ne va pas
arrêter de nous faire
chier celle-là ?" »**

Margot au groupe

Dans le huis clos qui nous est proposé là, l'enfer ce n'est sûrement pas les autres, ou les règles de vie en communauté sur lesquels elle peut prendre appui, mais la confrontation à ses souvenirs douloureux, confrontation qui est sollicitée au cours de séances de groupe de parole qui reposent en grande partie aussi sur le partage d'expérience et l'identification. Entendre le récit de l'autre c'est entendre que l'on n'est pas seul à avoir traversé les troubles d'un usage intensif et hors de contrôle. Cette identification, qui est le socle de la méthode proposée dans cette communauté, est aussi celle qui doit se faire avec les personnes qui ont réussi leur sevrage, dans ou hors du centre... Ces séances de groupe de parole jalonnent le

**« C'est difficile
pour toi Margot
de ne plus
uniquement te
regarder
en victime ? »**

La thérapeute à Margot

parcours de sevrage de Margot, et sont autant de moments pour les participants de se retrouver face à leur existence passée, du temps des produits. Il est souvent question d'expier ce passé, non pas pour l'évacuer, mais pour assumer le mal qu'on s'est fait et surtout qu'on a fait aux autres... Contrairement aux séances des Alcooliques ou Narcotiques Anonymes où tout le monde écoute sans commenter, ici les récits s'enchaînent mais peuvent empiéter les uns sur les autres, à savoir que l'on a la possibilité de réagir au récit de son ou de ses voisins, y apporter sa touche personnelle ou même confronter l'autre dans ses paroles ou ses actes passés. On ne se fait pas toujours de cadeau d'ailleurs, ni les pensionnaires entre eux, ni les animateurs professionnels du groupe envers les pensionnaires. Mais même si l'on affirme qu'il ne s'agit pas de juger l'autre, on a tout de même vite fait de questionner la sincérité d'un récit ou simplement de condamner les paroles malheureuses présentes ou passées. Certaines remises en question en face à face de mots ou de gestes anodins, apparemment malvenus, peuvent induire un sentiment d'oppression chez les participants qui le font alors savoir. Pendant ces temps d'échange, assez formels, la parole est invitée à se libérer, mais on n'est pas là pour rigoler. Tout est très solennel, calme et tenu. Tout semble un peu contraint... Les récits de moments clés des différents parcours de vie s'égrainent, à intervalles assez réguliers, au fil du temps qui nous est laissé pour en connaître un peu plus sur chacun des personnages, mais pas tous malheureusement. Ces récits sont souvent chargés en émotions, et ce qui est raconté, parfois lourd à entendre. L'inspiration de ces récits fictionnels vient de témoignages récoltés par la réalisatrice et les comédiens dans leur temps d'enquête et de préparation d'avant tournage auprès d'usagers. Les parcours de vie et événements traumatiques qui seront présentés au final dans le film sont loin d'être les plus gais, mais ne tombent pas dans le pathos...

Les moments de détente, de relâchements positifs ou négatifs, de coups de gueule salvateurs, de paroles joyeuses et réconfortantes, et de gestes de tendresse sont réservés au temps de vie en commun, aux moments

conviviaux : les repas, les veillées dans le salon, les jeux de société, les parties de volley-ball... Quelques activités sont proposées dans le cadre du protocole de soin, comme le yoga, les jeux de défoulements physiques et verbaux, ou le théâtre image... Le groupe fait corps dans une solidarité partagée. On prend soin les uns des autres, on essaie de s'écouter, de s'entendre, de se cajoler au besoin. On n'hésite pas à avouer à son camarade de sevrage qu'on a besoin de lui pour tenir la distance. C'est toujours plus difficile par exemple de supporter seul le manque, ou les moments qui suivent les coups de fil occasionnels aux membres de sa famille. La communauté permet de sortir d'un isolement des personnalités que les usages passés encourageaient... Les temps de vie en commun de cette quinzaine de pensionnaires soudent les liens entre chacun d'entre eux, et tout départ s'accompagne d'un moment de blues qui semble inévitable...

Deux heures de film ne suffisent pas bien entendu à faire connaissance avec tous les pensionnaires. Certains nous donnent envie d'en savoir un peu plus sur eux, mais passent à la trappe... Pas question de voyeurisme ici, juste un moment en compagnie de ces femmes et de ces hommes de milieux sociaux, d'horizons, et d'âges différents. Ce qui les réunit et les soude : l'envie de tenir, sans fléchir, toutes ces semaines, de ne pas renoncer au défi qu'ils ont souhaité relever, de ne pas abandonner le groupe, et surtout de repartir plus fort face aux épreuves qui les attendent à l'extérieur. Comme le dit l'un d'entre eux la veille de son départ : "Partir d'ici ça me fait trop bizarre. Et j'ai peur.". Ce temps de vie en communauté semble être ou avoir été précieux pour chacun d'entre eux, mais peut l'être tout autant pour des spectateurs en demande de compréhension des processus d'addiction et de sevrage en jeu... Mais attention, chaque parcours d'usager est bien entendu unique, et même si quelques repères ou événements de vie peuvent nous permettre de mettre en avant de potentiels déclencheurs d'une bascule vers des usages répétés et intensifs, on ne peut se contenter de ces informations pour faire le tour des tenants et des aboutissants...

**« Avec tout ce qu'on
s'est mis dans la gueule,
dans les narines, dans
le foie, dans tout ça, et
ben on arrive à arrêter
tu vois. Et rien que pour
ça, t'es balèze de ouf !
T'es plus forte que
les autres. »**

Un pensionnaire à Margot



Nos vies formidables

Un film de Fabienne Goder

En salle le 06 mars 2019

Aller plus loin



Le dernier pour la route

Un film de Philippe Godeau

Sortie en salles : septembre 2009



Don't worry, he won't get far on foot

Un film de Gus Van Sant

Sortie française : avril 2018



BONNE OU MAUVAISE CONSCIENCE

A propos d'un dossier collectif
publié dans le Monde des Religions
Aux frontières de la conscience

E

tats modifiés de conscience et usages de drogues sont souvent associés quand il s'agit de faire comprendre simplement que quand on consomme un psychotrope on n'est pas dans son état "normal". Cette modification des états de conscience sera plus ou moins prononcée suivant le produit, sa dose de principe actif, mais aussi bien entendu l'état psychologique du moment et le contexte, pour reprendre ainsi quelques-uns des facteurs influençant l'expérience de consommation. Mais est-ce pour le mieux, ou pour le pire ? Les effets psychoactifs des drogues sont glorifiés par certains qui y voient une ouverture des "portes de la perception", mais diabolisés par d'autres qui considèrent qu'ils sont plutôt délétères, et qu'il faut donc s'en préserver à tout prix. Entre ces deux extrêmes peut s'envisager tout bonnement une simple envie de faire un pas de côté, un temps, et d'envisager la réalité et le rapport à l'autre et/ou à soi autrement, avec les risques qui y sont éventuellement associés...

Difficile pour commencer de définir ce qu'est la "conscience", mais l'on peut tenter au moins de se mettre d'accord sur une définition qui conviendrait au plus grand nombre et qui permettrait de saisir de quoi on parle. Ce dossier s'efforce de le faire, et Laurent Testot, le journaliste qui l'introduit, propose la définition suivante : « La conscience, c'est le fait d'avoir des pensées, des émotions, des sentiments, et de le savoir... en conscience. » Le journaliste rajoute qu'il est difficile d'appréhender la conscience si l'on n'a pas déjà l'intuition de ce qu'elle recouvre... Est-ce assez clair ?!... Si l'on prend appui sur cette "définition", un état modifié de conscience, sous psychotropes, serait donc un état où pensées, émotions et sentiments seraient chamboulés... Plus ou moins... Et en conscience... Plus ou moins... L'anthropologue David Dupuis considère, lui, qu'un "individu qui ingère une substance psychotrope, explore des "modalités tout à fait distinctes de la conscience", et regrette d'ailleurs que ces modalités ne soient pas plus étudiées... Nous voilà bien avancés... Le cerveau est un organe bien évidemment complexe, et l'on se plait à penser - en conscience - que cette complexité en fait sa richesse mais alimente aussi son mystère, et qu'il y a sûrement moyen d'en comprendre mieux les mécanis-

mes, et peut-être d'en sonder l'âme. La conscience, l'inconscience, l'esprit, l'âme, ces concepts sont au croisement de tant de disciplines...

David Dupuis rappelle que la recherche sur ces "états modifiés de conscience", qui ne sont pas réservés d'ailleurs à l'usage des psychotropes mais peuvent aussi être associés aux rêves, à la méditation ou à l'hypnose par exemple, a été lancée il y a quelques décennies déjà par une génération de chercheurs qui ont été suivis par d'autres prêts à approfondir le sujet avec les moyens du bord... L'anthropologue revient sur les expériences réalisées en laboratoire autour des effets d'une drogue hallucinogène comme la DMT (Diméthyltryptamine). Il met en avant, très justement, que ces recherches, qui prennent appui sur l'imagerie médicale, ne peuvent pas suffire à tout expliquer, car elles ne tiennent pas compte du contexte d'usage, si important. Il considère donc qu'elles doivent être complétées par des études sur le terrain comme celles qu'il a pu conduire en forêt amazonienne autour de consommations rituelles d'ayahuasca...

On aimerait tant réussir à comprendre tout ça pour mieux le contrôler... Mais la science et les usages ont souvent leurs raisons que la raison ignore. Alors, comme le dit ici un des rédacteurs du dossier, Jérémie André, « La dimension mystique de certaines expériences gêne notre culture "cartésienne" »... Le journaliste revient sur ces substances que sont les psychédéliques, comme le LSD, longtemps tombés dans l'oubli à cause de leur classement dans la catégorie des stupéfiants et la prohibition qui s'en est suivie. La communauté scientifique des chercheurs et praticiens se remet à la tâche, avec encore souvent en tête des doutes persistants... Ces substances, présentes dans la nature sous différentes formes, sont consommées depuis la nuit des temps, et ont fini par être synthétisées et étudiées depuis la fin des années trente par des chimistes, à commencer par le bien connu Albert Hofmann qui, en 1943, mis la touche finale au fameux LSD 25. Il l'expérimenta sur lui-même, avant que d'autres s'emparent de la molécule un peu plus tard dans les années 60... De nombreux chercheurs ont étudié aussi des psychédéliques comme la mescaline, la psilocybine ou la kétamine, molécules synthétisées à partir de champignons, cactus ou plantes aux vertus hallucinogènes. La MDMA,

molécule active de l'ecstasy, a aussi fait l'objet de nombreuses recherches en lien avec le traitement d'affections psychiatriques... Jérémie André nous explique que les Américains, par exemple, sont beaucoup moins frieux que les Français qui ont tendance à se mettre à distance de ces psychédéliques, dont la dimension mystique les gêne plus, car en lien avec le religieux, plus tabou dans l'hexagone qu'Outre-Atlantique. La psychiatrie française est plus prudente et préfère, à l'image du Professeur Olivier Cottencin, restée à l'écoute, mais sans se précipiter sur ces produits...

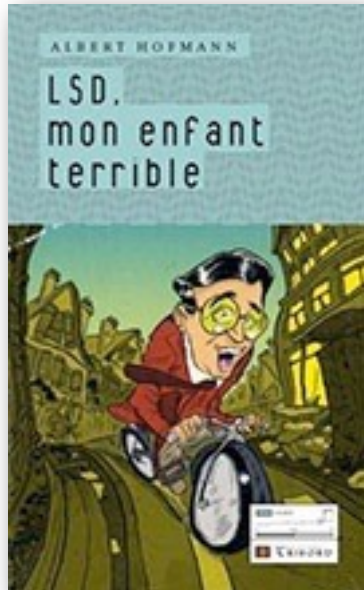
Le dossier est clôturé par le journal de bord de Jérémie André, parti au Portugal, "en pèlerinage", à 250 kilomètres au nord de Lisbonne, dans un village qui accueille tous les deux ans, depuis 1997, ce qui est appelé le *Boom*. Une semaine de conférences, débats, rencontres, activités, et usages dépénalisés autour du LSD, des champignons hallucinogènes, du DMT, de la kétamine, MDMA, Salvia divinorum (sauge des devins...), mescaline ou ayahuasca... Plus de quarante mille adeptes du psychédéisme se retrouvent là pour partager ce que beaucoup considèrent comme la grande messe du mouvement psychédélique... Y participer c'est en quelque sorte communier avec tous les éléments qui composent cet univers culturel et spirituel, et en dégager la substantifique moelle comme on dit... Qu'on ait foi ou non en le psychédéisme, il n'y a pas de raison d'en bannir les produits qui y sont associés. Les étudier de près, c'est les démystifier, et donc en avoir une approche plus pragmatique...



Aux frontières de la conscience

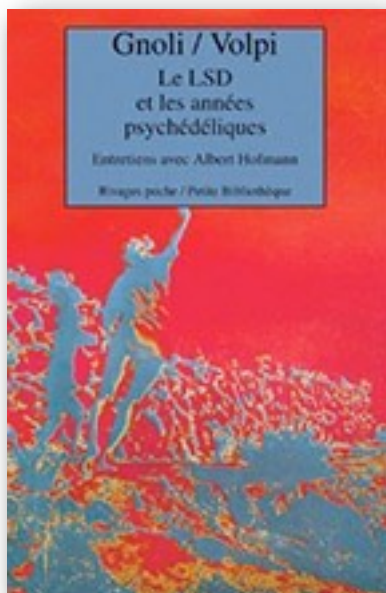
Un dossier publié dans le N°94
du *Monde des Religions* (mars-avril 2019)

Aller plus loin



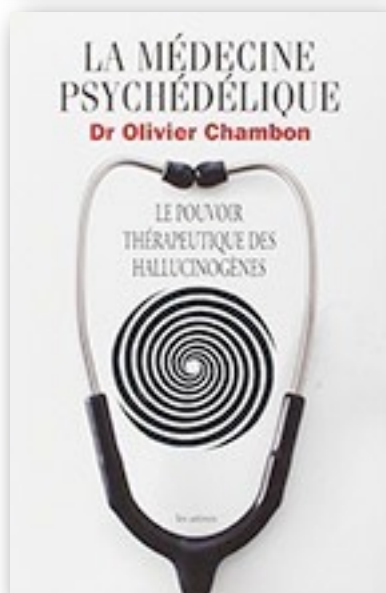
LSD, mon enfant terrible

Un ouvrage de Albert Hofmann
Editions Tribord, 2016



Le LSD et les années psychédéliques

Un ouvrage de Antonio Gnoli, Franco Volpi
Editions Rivages Poche, 2006



La médecine Psychédélique

Un ouvrage de Olivier Chambon
Editions les Arènes, 2009



JARGON LOCAL

A propos du roman de Jack O'Connel
paru aux Editions Rivages/Noir Poche

B.P. 9

L

es villes imaginaires cachent souvent dans leurs arrière-cours des drogues de fiction dont on est toujours curieux de savoir quels super pouvoirs elles dissimulent. Car il s'agit bien de cela avec certains psychotropes, se sentir augmenté et non pas diminué, sinon à quoi bon. Malheureusement il y a parfois un prix à payer pour ça, une faiblesse de super-héros qui fait son appa-
rition à l'occasion ou pour de bon... Ce compromis à trouver en-

tre avantages et inconvénients se trouve en chacun des usagers qui dispose les poids de chaque côté de la balance bénéfices-risques pour la faire pencher d'un côté ou de l'autre ou la maintenir à l'équilibre un temps... Et ce n'est pas de la fiction... Quinsigamond, ville où se situe l'action de ce polar, n'existe par contre que dans l'imaginaire de l'auteur américain Jack O'Connell qui ne cesse de la parcourir de long en large au fil de ses quelques romans en espérant sûrement encore se faire surprendre. Cette ville postindustrielle de Nouvelle-Angleterre, au Nord-Est des Etats-Unis, est prête en quelque sorte à accueillir une nouvelle drogue. Tous les éléments préparatoires à cet accueil chaleureux d'une invitée de marque sont présents : une précarité grandissante, des frustrations en veux-tu en voilà, un besoin de sang neuf, de nouvelles satisfactions, de nouvelles sensations, un bonheur à reconquérir, une soif de rencontres réjouissantes, une vraie envie de se défouler... Une drogue ne crée pas la demande de bien-être, elle l'accompagne, la nourrit, la gave si besoin...

Quinsigamond s'est donc parée de ses plus beaux atours pour accueillir le *Jargon*, c'est son appellation, psychotrope récemment créé par deux scientifiques retrouvés morts chez eux. Tout commence là et rien ne sera plus comme avant car les effets de cette drogue inquiètent beaucoup les pouvoirs publics. Ils sont impressionnants et invitent les témoins d'un usage à se boucher les oreilles et à fermer les yeux, nous aurons l'occasion d'y revenir. Une drogue, si elle veut que les autorités la laissent tranquille un temps, a tout intérêt à travailler discrètement sans se faire remarquer. Une légère euphorie, des grands sourires, un petit décalage avec la réalité et la raison, mais

**« Il suffit d'avoir le
cerveau d'un enfant
de cinq ans pour
comprendre que
ce truc, le Jargon,
n'est qu'une goutte
d'eau de plus
dans l'océan. »**

Extrait P. 118

pas plus, et surtout des dégâts sanitaires invisibles à l'oeil nu, du moins le temps de s'installer pour de bon au coin du feu. Et le tour est joué. Les années qui suivent sauront alors éventuellement faire leur travail de sape, mais des représentations positives se seront avant ça imposées et persisteront malgré l'accumulation des décès... Le *Jargon* n'a pas encore été étudié, ou fait des dégâts, qu'il n'a déjà pas les faveurs du pouvoir politique. On en a bien assez avec toutes les drogues traditionnelles qui circulent pour ne pas commencer à laisser quelques nouvelles prendre de la place. Si le *Jargon* peut être associé aux maux de la société, à sa décadence sociale et morale, à la corruption, aux trafics en tout genre, à la clandestinité, et à une communauté usagère et/ou trafiquante, alors le bouc émissaire est tout trouvé... Il faut agir vite et bien!! Il est impératif de

« Lenore, elle, passe son temps à jouer la comédie. Elle feint de croire au même code moral simpliste : nous contre eux, chevaliers blancs contre chevaliers noirs. »

Extrait, P. 25

mettre la main sur les distributeurs potentiels d'un produit désormais lâché dans la nature sans muselière depuis que ses créateurs ont été tués. Les "gentils policiers" vont se mettre à la poursuite des "méchants dealers", vont les attraper, et la communauté des habitants de Quinsigamond sera un temps rassurée, à défaut d'être dupe....

Lenore non plus ne sera pas dupe. Cette jeune femme dans la trentaine travaille à la brigade des stupés depuis des années et joue le jeu parce qu'il faut bien casser sa croûte. Le boulot c'est le boulot. Pour le reste, il y a de quoi se mettre bien en consommant des amphétamines devant des vidéos de Heavy Metal pour chasser du cerveau la mauvaise purée quotidienne. Et même si son petit ami et collègue Zarelli lui fait remarquer la contradiction entre sa consommation de speed et son boulot, elle a la conscience tranquille. Tout est question de contrôle de l'usage. Et là-dessus, elle sait être à la hauteur. Si Zarelli travaille, lui, dans la même brigade c'est qu'il y trouve un lieu de réconfort moral. Il n'a pas de leçon de moralité à donner à tous les consommateurs ou trafiquants qu'il poursuit, mais se dit bêtement que tant qu'il est de ce côté-ci de la loi, il ne peut pas être aussi mauvais qu'eux. On se rassure comme on peut... Lenore sait bien elle qu'elle n'est pas meilleure qu'un ou qu'une autre. Elle collectionne les armes à feu, et les sensations

qu'elle recherche vont bien au-delà de celles d'un "toxicomane". Au contraire de ceux qui doivent faire avec des produits en circulation illégaux, elle peut de son côté assouvir légalement tous ses désirs en pratiquant le tir au salopard quand bon lui semble, ou presque. Son métier lui permet d'être du côté de ceux qui voient "filer leur balle à vingt-cinq kilomètres à la minute" avec les sensations incroyables que cela lui procure. Si les toxicomanes savaient, comme elle dit, la ville ne serait plus qu'une marre de sang... Elle serait curieuse de savoir quel est le processus chimique en jeu, quels sont les neuromédiateurs en présence et comment ils affolent les synapses, comme le font les psychotropes. La chimie endogène n'a parfois rien à envier à la chimie exogène...

Lenore vit avec son frère jumeau dans le même appartement mais coupé en deux depuis la mort de leurs parents, pour que chacun conserve son indépendance. Ike travaille, lui, à la poste et sa vie professionnelle reste un long fleuve tranquille même si ça ne va pas durer. Le frère et la sœur n'ont rien en commun. L'un est particulièrement conventionnel et sage et l'autre... tout le contraire. Lenore sait accepter sereinement ce qu'elle peut changer, a le courage de changer ce qui doit l'être et sait bien faire la différence entre les deux, pour reprendre la prière des Alcooliques ou Narcotiques Anonymes, dont nous ne verrons d'ailleurs curieusement pas la trace dans ce roman... Le terrain de jeu de la lieutenant de police est le quartier de Bangkok Park, secteur de deux kilomètres carrés qui concentre à lui tout seul quatre-vingt dix pour cent du trafic de stupéfiants de la ville. Les produits partent de là pour inonder les quartiers alentour comme par exemple la *Zone du Canal*, quartier artistique pauvre, ou *Windsor Hills* le quartier huppé... Le *Jargon* a été trouvé lui dans l'appartement du couple de scientifiques, Leo et Ines Swann, torturés et pendus. Il a l'allure d'un comprimé rouge en forme de "Q" (comme Quinsigamond). Ce comprimé est recouvert d'une sorte de gel cristallin, et est contenu dans une petite sphère transparente en plastique.... L'annonce est faite en grande pompe un matin au commissariat. Trois hommes se sont présentés et ont expliqué la situation : Welby, le

**« Ce comprimé rouge,
lui, franchit le fossé
comme un dard,
avec une facilité
déconcertante.
En outre, il semble
savoir exactement
où il veut aller. »**

Extrait P. 68

maire de Quinsigamond, Lehmann, un flic de la DEA, et enfin un certain Docteur Woo, spécialiste du langage, qui n'est pas là par hasard. Il a lui-même donné le nom de *Jargon* à ce dérivé "méthyl-sermocilien" (Quésaco?)... Important : un des deux comprimés retrouvés sur place a été testé sur deux volontaires d'un pénitencier. Les résultats sont édifiants...

Le *Jargon* a une particularité qui justifie son appellation et la présence du Docteur ès sciences Woo. Il décuple chez l'utilisateur les fonctions du lan-

**« Drôlement pratique.
On prend cette drogue
pour parler les langues
et, en supplément,
on a l'énergie sexuelle
et la puissance.
Qui va encore
regarder la télé ? »**

Extrait P. 75

gage et de la compréhension en pénétrant dans une zone du cerveau inaccessible aux psychotropes traditionnels... La parole s'accélère dans un premier temps à un rythme de personnage de cartoon, devient par la suite un flot ininterrompu de phrases incompréhensibles car débitées à une vitesse grand V, et finit par un bourdonnement insupportable. Les deux cobayes humains semblaient eux tout à fait se comprendre mais les gestes qui les animaient furent de plus en plus rapides et saccadés sans qu'ils semblent être contrôlés... Au pic des effets, le produit provoque un désir sexuel très fort qui se manifeste

ouvertement, mais est suivi d'une rage destructrice de la même intensité, voire pire. On parle de paranoïa qui se transforme en "rage homicide". Les deux cobayes en sont morts... Etant donné la complexité de ce produit, inconnu jusqu'alors, difficile de déterminer quel serait le dosage tolérable pour conserver les bons côtés mais en limiter les mauvais... Toujours est-il que si une sexualité et une violence incontrôlées sont associées aux aspects délétères du produit, elles invitent les autorités à déclarer la guerre au *Jargon*. Le mot est lâché : "fléau", décrété solennellement comme "pire que l'explosion de coke qui a frappé la ville il y a deux étés", ou "pire que le raz-de-marée d'héroïne de Birmanie à l'automne dernier". Pire que la cocaïne et que l'héroïne, c'est dire. L'heure est grave Messieurs Dames barricadez-vous dans vos demeures et ne sortez sous aucun prétexte au risque de succomber au péril annoncé... Allez va, un petit remontant et tout ira mieux... Bref!!

Chacun des membres de la brigade doit se mobiliser sur cet objectif : découvrir qui a mis la main sur le produit et l'empêcher d'inonder la ville. Les

tâches sont réparties entre agents, et Lenore se retrouve, contrainte et forcée, en binôme avec le Docteur Woo. Elle s'en serait bien passée... Les recherches portent alors sur le fameux quartier de Bangkok Park, "l'ancre du vice", en référence à la fameuse ville thaïlandaise. Dans ce quartier sévit un certain Cortez qui vit retiré dans un vieil hôtel restauré à ses frais, hôtel dont il sort peu pour entretenir un mystère qui fait dire à l'ensemble de la brigade des stupps que c'est le patron des patrons du trafic, et qu'il règne en maître sur l'ensemble de la pègre... Lenore soutient elle la théorie qu'il n'est au contraire qu'un sous-fifre, certes de qualité mais dans un échiquier richement bichonné par un ou des mystérieux propriétaires qui se servent de Cortez comme poil à gratter des institutions politiques et policières... Ces vrais propriétaires du trafic naviguent dans d'autres sphères et ne touchent pas directement au produit pour ne pas être mouillés, mais ils existent, Lenore en est convaincue. Son objectif de vie affirmé : débusquer ce qu'elle appelle "les Alliens" et les annihiler. Et tous les moyens sont bons... En marge des pérégrinations de Lenore et du Dr Woo, une collègue policière, Charlotte, fait des recherches de son côté et enregistre des bandes sonores du récit de ses avancées dans l'enquête, et ce à destination du maire dont elle est la maîtresse. Elle profite de ces enregistrements pour parler librement de son ressenti sur cette guerre à la drogue. Elle affirme par exemple que flics et dealers ne peuvent exister les uns sans les autres et qu'une communauté nourrit l'autre, et inversement. Quand elle entend parler de nouvelles violences, ça la fait doucement rire car elle doit faire avec cette violence de "camés qui disjonctent", comme elle dit, depuis des années. Rien de neuf donc pour elle... Charlotte pense, elle aussi, comme Lenore, que le produit ne peut passer que par les filières existantes et qu'il faut donc chercher bien évidemment du côté de Bangkok Park puisque c'est là qu'il y a de la lumière...

**« Que se passerait-il
si ça s'arrêtait
pour de bon ? Si on
éliminait le produit ?
Que feraient-ils,
et que ferions-nous ?
Il faudrait que
quelqu'un invente
autre chose. »**

Extrait P. 116

En parallèle de l'enquête de Charlotte, de Lenore et du Docteur Woo, Ike, le frère jumeau de la lieutenant de police, reçoit successivement dans une des boîtes postales du bureau de poste dans lequel il travaille, la boîte

**« Où que regarde Ike,
il voit des gens en état
de non-contrôle. Chaque
fenêtre qu'il aperçoit au
loin offre le spectacle
de silhouettes de
sontorsionnant dans
une danse désarticulée,
spasmodique. »**

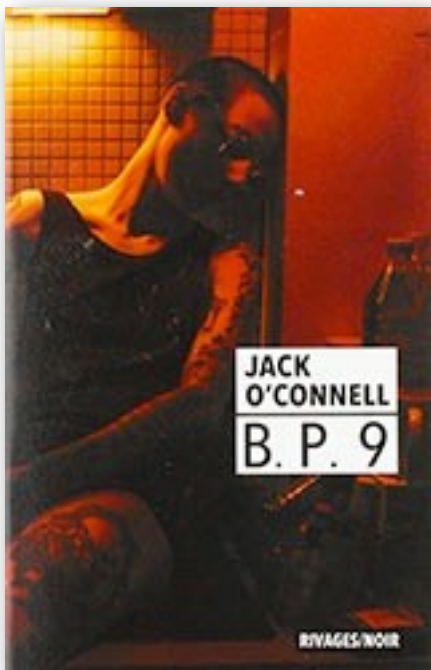
Extrait P. 390

postale 9, deux colis qu'il prend l'initiative d'ouvrir tellement l'odeur de pourriture qui s'en dégage est suspect. En effet le premier colis contient un petit poisson haché menu, puis le deuxième des doigts coupés en putréfaction. Ces deux colis font donc clairement peser une menace sur le

destinataire de cette boîte postale 9 appartenant à un salon funéraire, mais inactive depuis bien longtemps. Les colis indiquent le numéro de la boîte postale, sans indiquer de nom... Le mystère reste entier... Cette histoire de colis postaux va conduire Ike et sa directrice, Eva Barnes, sur les traces d'un trafic de *Jargon* auquel sont mêlés des collègues en interne... Le produit s'est désormais considérablement répandu dans la ville. Des scènes de sexe et de violence à ciel ouvert sont légion. Tout le monde veut y goûter par curiosité ou pour connaître la qualité du produit qu'ils vendent. Même Ike et sa soeur

Lenore s'y mettront en même temps, mais sans que ça aille plus loin entre eux qu'un combat de chiffonnier dans la cuisine de leur appartement... L'enquête de la policière finira par mener à une famille mafieuse qui tire en fait les ficelles du trafic et ne s'encombre pas des indésirables. Cette famille est chapeautée par une personne insoupçonnée de l'entourage de Lenore...

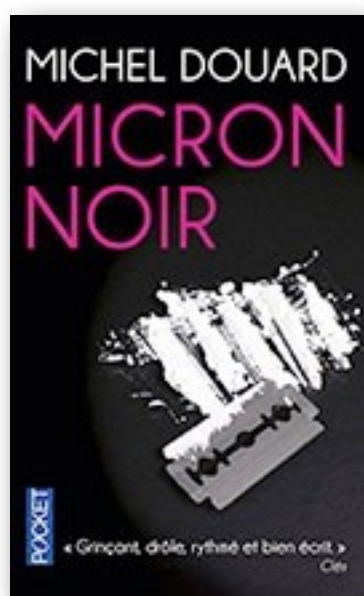
Comme souvent dans ces polars qui traitent de trafics, le récit se complexifie au fur et à mesure que l'on pénètre dans les arcanes d'un milieu dense et pluriel. Mais en même temps il s'éclaircit au fur et à mesure que l'on avance dans l'enquête pour en déterminer les tenants et les aboutissants. On s'aperçoit une fois de plus qu'on a affaire à un petit monde où tous les protagonistes ou presque se connaissent sans toujours le savoir, et où les connexions se font assez naturellement... Pour ne pas rester en surface et essayer de comprendre un peu plus et un peu mieux les problématiques en jeu, il est toujours bon de sortir des gros titres occasionnels ou des faits divers qui inondent tous les jours la presse du monde entier. On peut se rendre compte alors qu'un certain nombre de victimes collatérales de ces "guerres à la drogue" remplissent elles aussi malheureusement les cimetières...



B.P. 9

Un roman de Jack O'Connell
Editions Rivages/Noir poche - février 2019
496 pages - 9,90 euros

Aller plus loin



Micron noir

Un roman de Michel Douard
Editions Pocket : 2016



Substance Mort

Un roman de Philip K. Dick
Edition Folio SF, 2000



AU MÊME MOMENT...

A l'occasion de la publication
dans le N°229 du mensuel *Technikart*
d'un article décryptage de Camille Laurens
"T'aurais pas du G' ?"

A

u même moment dans les milieux festifs, plus ou moins interlopes, de la capitale ou d'ailleurs, les teufeurs et/ou adeptes du Chemsex sont en quête du plan G', pour GBL ou GHB (comme d'autres seraient en quête du point G, et l'on peut facilement faire des parallèles) ou autres psychotropes accompagnant leurs nuits folles, coquines ou pas... Le GBL (Gamma-Butyrolactone), ce produit industriel utilisé comme solvant ou décapant, classé dans les produits à surveiller et interdit à la vente depuis 2011, s'est très sûrement installé dans le paysage, mais très discrètement. Le produit est incolore, inodore, et au goût amer. Il se présente sous forme liquide, reste accessible et relativement peu coûteux. Il se dilue facilement dans un autre liquide, et a les mêmes propriétés que la molécule dont il est le précurseur chimique, à savoir le GHB (gamma-hydroxybutyrate), classé lui dans la liste des stupéfiants, et peut aussi se présenter sous forme de poudre. Ce GHB fut souvent associé, dans les années 90, à la "drogue du viol" pour la simple raison qu'il était impliqué dans un certain nombre de ce que l'on appelle soumissions chimiques... N'oublions pas tout de même que le produit était, et est encore, consommé par des usagers dans leur très grande majorité consentants. Rappelons aussi que c'est essentiellement l'alcool ou les Benzodiazépines (somnifères ou anxiolytiques) qui sont les plus impliqués dans ces cas de soumissions chimiques... Si cette molécule de GHB/GBL fait le bonheur des teufeurs c'est pour ses vertus euphorisantes, désinhibantes, et empathogènes. Les effets dépresseurs, et sédatifs qu'elle provoque aussi, plus ou moins prononcés selon la dose, procurent des sensations proches de celles de l'alcool... Bien entendu, le mélange de ces deux molécules, de la même famille, augmente les risques. Et la goutte de trop peut être fatale. Le dosage du GHB/GBL se joue sur des quantités infimes, et la prudence reste donc de mise pour éviter la surdose, appelée G.hole, surdose qui se manifeste par des nausées, vomissements, difficultés respiratoires, pertes de mémoire et troubles de la conscience pouvant aller jusqu'au coma. Certains usagers vont jusqu'à utiliser des pipettes graduées pour s'assurer de la quantité du produit qu'ils souhaitent ingérer, pour se stabiliser ainsi sur des effets euphorisants et désinhibants sans aller jusqu'à perdre totale-

ment le sens des réalités et du rapport à l'autre tant recherché. La chimie psychoactive a tout intérêt à être prise en main par ces chimistes avertis. Les espaces de consommation, quand ils sont publics, sont heureusement souvent ouverts à des actions de prévention et de réduction des risques indispensables pour que la fête reste folle sans devenir glauque... Les adeptes du Chemsex, pratique sexuelle sous psychotropes, se retrouvent eux dans des espaces privés fermés et sont en quête d'un état modifié de conscience qui permet d'augmenter les sensations et leur durée. Les effets sédatifs sont aussi recherchés pour endormir cette partie du cerveau qui nous invite à rester en contrôle de nos paroles et de nos actes. Dans ces soirées Chemsex, pas question d'être dans la retenue. C'est bien le contraire qui est souhaité et même encouragé... Bien entendu, la sédation a ses limites dans les effets recherchés. Elle est alors souvent compensée par l'usage de stimulants, type dérivés amphétaminiques, consommés pour accroître l'endurance dans les rapports, endurance qui permet d'augmenter le temps des plaisirs sexuels, mais glorifie aussi l'ego. L'époque est à la valorisation de la performance, alors on se plaint à se sentir plus beau, plus fort et à aimer plus haut, plus loin... Ces soirées Chemsex ne sont pas réservées à la communauté gay qui en était la précurseure. La communauté hétérosexuelle a suivi le mouvement. Les soirées sont vécues comme des sessions d'activités sexuelles de plusieurs heures ou dizaines heures. Ces rapports entre adultes consentants, à deux ou plus si affinité, sont alimentés régulièrement par des produits qui deviennent incontournables. On s'habitue aux pratiques intensives où les plaisirs sexuels sont exacerbés et associés dorénavant aux psychotropes qui se consomment en connaisseurs compulsifs. Le processus addictif qui peut se mettre en place est presque plus inhérent à la quête de "binge sexe" qu'aux produits eux-mêmes, produits qui ne sont alors que des instruments de prolongation de la fête et de la jouissance qui y est associée. Le "*craving*" peut alors pointer le bout de son nez, cette irrésistible envie ou besoin de continuer ou recommencer encore et toujours... Bien entendu, les inquiétudes ressurgissent alors quant aux risques de contaminations virales pour des pratiques sexuelles dont l'intensité et les usages psychoactifs qui y sont associés n'invitent pas à la prudence dans les rap-

ports. L'apparition de la PrEP, traitement préventif qui permet aux personnes séronégatives d'éviter la contamination, et le TasP qui permet lui aux séropositifs de limiter considérablement les risques d'infection de leur partenaire, ont certes changé favorablement la vie des personnes atteintes du VIH et leur entourage, mais sont parfois malheureusement concomitants à une baisse de la vigilance, qui est bien entendu problématique... Une chose est sûre, l'opacité de certains milieux de la nuit est associée en partie à une prohibition des produits qui n'arrange rien...

Image d'illustration : fotolia.fr



“T'aurais pas du G' ? “

Un article décryptage de Camille Laurens,
Paru dans le N°229 du mensuel Technikart - mars 2019

Aller plus loin



GHB / GBL

Un flyer édité par l'Association Techno +



Chemsex

*Un livret d'information publié par le RESPAD
septembre 2016*



Chemsex, Slam

*Une note publiée par l'OFDT
juillet 2017*



CITÉ DOPAMINE #03

FICTION



CITÉ DOMPAMINE #03

FICTION

Projetons-nous dans un temps ou dimension imaginaire. Dans cette ville-monde, les drogues sont le quotidien de chaque citoyen. Certaines sont légales, d'autres illégales. Certaines circulent depuis des années mais d'autres apparaissent régulièrement. Certaines nous sont familières, d'autres sont fictionnelles... Dans cette Cité imaginaire, les produits dont l'usage et le trafic sont autorisés ou alors prohibés ne sont pas toujours ceux auxquels on aurait pensé... Bousculons nos repères... Les pages qui suivent sont tirées du journal de bord d'un journaliste observateur, enquêteur et polyconsommateur de drogues. En balade dans la ville, un moment, une image volée, une fenêtre ouverte ou fermée, un événement, déclenche une narration : souvenirs, sentiments, envies, réflexions, sensations, découvertes, ou simplement récits d'événements...

Chaque numéro de cette série accompagne chacun des numéros de la revue DOPAMINE.



«A

llez va, pour vous faire plaisir, je ne ferme la porte à aucun discours moralisateur ma bonne dame lâchez-vous, dites ce que vous avez à dire une bonne fois pour toutes après tout, tout est bon à entendre de chaque côté des points de vue. » Je cause ce matin à ma gardienne d'immeuble qui en a ras le bol de ramasser devant la porte d'entrée les capsules vides de *mathplane**, un dérivé de méthamphétamine qui circule en ce moment en grande quantité dans certains quartiers de la Cité, dont le nôtre... Je lui explique que le produit est fragile et qu'il a du mal à supporter la lumière du jour, à savoir que ça altère en profondeur ses capacités stimulantes. Il s'avale en cachetons ou ce que j'appelle capsules, c'est-à-dire des grosses gélules serties. Particularité : il ne se sniffe ou ne s'injecte pas car ces capsules sont impossibles à écraser ou à ouvrir croyez-moi. On n'avait jamais eu affaire jusque-là dans la Cité à un tel produit, plus dur qu'un caillou avec une instantanéité des effets étonnante malgré son mode d'administration en ingestion, et une forte psycho-activité dépassant, et c'est l'objectif affiché, la meth... La capsule, après avoir été désintégrée par des sucs gastriques dont on ignorait jusque-là la présence, libère les principes actifs de la substance qui passent dans le sang à la vitesse de la lumière, et se font transporter jusqu'au cerveau sur le dos d'une mini-fusée super performante... Un gros défaut, et pas des moindres : quand le produit périmé il est impropre à la consommation mais surtout particulièrement toxique. Ca peut se produire d'une minute à l'autre quand les capsules sont de mauvaise qualité, ce qui est assez courant sur un marché nouveau donc fragile et instable. Ces capsules noircissent instantanément et faut alors les laisser tomber au plus vite pour ne pas qu'elles te brûlent les doigts, puis l'estomac... Pour revenir au ras-le-bol d'une gardienne d'immeuble, il se traduit parfois par un « Je

vais finir par m'en faire un (elle parle des usagers bien sûr) et les étoiles il les verra tomber aussi. Qu'ils aillent faire leurs petites affaires ailleurs!! Nom de Dieu je n'ai pas que ça à faire que de faire le ménage devant la porte toute la journée, avec les enfants qui jouent par là, un jour il va y avoir un malheur, et faudra pas se plaindre Nom de Dieu on n'a qu'une vie, et y'a moyen de la vivre sans ces satanés drogués!!! ». Difficile Messieurs Dames de ne pas compatir poliment si je ne veux pas que mon courrier soit ouvert tous les matins au risque de me faire dénoncer pour des broutilles... « Suis bien d'accord avec vous ma bonne dame, et je vais de ce pas répandre pour vous la bonne parole dans le quartier, à savoir : Consommez, mais proprement, et surtout ne laissez pas traîner vos restes... Nom de Dieu!!! ». On veut souvent faire le ménage devant chez soi sans se préoccuper de ce que l'on glisse sous le paillason du voisin. Allez va, faut bien que toutes les sensibilités s'expriment dans la Cité qui aura toujours un regard déviant envers ceux qui prennent du plaisir sans se préoccuper des nuisances il est annoncé un peu vite... Y'a sûrement moyen pourtant de vivre en harmonie, usagers et non usagers, si tout le monde y met du sien. Tu parles d'une bonne parole de vrai utopiste. Tant pis, je tente... Je regarde mes doigts noircis pas la saleté d'un jour à traîner encore dans les rues en quête d'événements à narrer, et je me dis que jusqu'à présent j'ai été bien chanceux de ne pas me griller les bouts de ces doigts avec cette *mathplane*. J'ai toujours expérimenté ce qui passait pas loin pour essayer d'en savoir plus et transmettre à d'autres mes observations, pas toujours éclairées je veux bien l'admettre à condition que l'on reconnaisse à l'avenir un minimum de mon expertise Bordel de Dieu!!!... Je cogite là-dessus toute la nuit, enfin pas tout à fait, car levé à trois heures du matin pour aller constater la mort d'un "tox" comme on dit encore pour raccourcir. La surdose, un mal qui traverse encore le temps faut

croire, même si elle est plus rare depuis les nouvelles politiques de prescriptions contrôlées pour certains produits... Cela fait bien longtemps que ça ne m'est pas arrivé d'écouter aux ondes des forces de l'ordre pour être le premier sur le coup et balancer l'info à qui sera prêt à me rémunérer pour les images et les mots que je jetterai sur le papier pour informer au mieux... Les héroïnomanes ne se shootent plus en extérieur à la vue de tous, ou très rarement, car suffisamment de salles d'accueil prévues à cet effet depuis bien longtemps heureusement. Il a fallu travailler au corps l'opinion publique pour qu'elle veuille bien comprendre l'utilité de la démarche et l'intérêt de mettre à disposition des espaces sanitaires protégés. C'est toujours bon de se prendre l'OD d'un usager dans la gueule de temps en temps, même si c'est très désagréable, car ça te rappelle que rien n'est acquis, et que perso je n'ai pas à me plaindre d'être toujours vivant malgré tout ce que j'ingurgite, croyez-moi j'ai bien à faire profil bas et à ne surtout pas la ramener si je ne veux pas tenter le diable... En l'es-pèce, cette nuit une surprise m'attendait : une overdose pas comme les autres, une de celles qui impliquent un produit désormais illégal. Le gars s'est injecté direct de l'alcool dans les veines, et pas un grand cru visible-ment. La fiole à soixante-dix pour cent a fait l'affaire. Va savoir où il a déniché ça le bonhomme, de l'alcool à cette pureté d'éthanol tu ne la trouves désormais que dans les vieux stocks verrouillés des pharmacies du centre-ville, les plus sollicités bien entendu. Faut croire qu'il a les bonnes connexions le gars. Bref! Quitte à s'envoyer en l'air pour de bon, autant qu'on tape dans du pur matos, allez va mon bonhomme chatouiller les ailes des anges le sourire aux lèvres mais la bave en complément glauque... Où faut-il le caser celui-là ? Dans la catégorie des accidents de parcours ou dans celle des alcooliques en bout de course ? Ou les deux ? L'overdose elle te tombe dessus au moment où tu t'y attends le moins. Suffit que tu

sortes de zonzon après quelques mois de détention pour possession d'alcool (même à cinq pour cent), que tu ais donc cumulé un bon temps de sevrage à la dure, et que tu te charges direct avec la dose qui va bien, pour que ton cerveau bloque toutes les commandes vitales. L'idée, c'est quoi alors ? De ne jamais s'arrêter, et de maintenir un niveau minimum d'usage ? Y'a de ça Messieurs Dames, ou alors d'y aller mollo quand tu t'y remets pour ne pas rester sur le carreau. T'avances gorgée par gorgée en essayant de t'être renseigné avant sur le dosage de ton alcool. Plus difficile à vérifier qu'avant avec cette prohibition qui nous fout dedans avec ses absences de contrôle qualité. Bref!... On recouvre assez vite le corps du bonhomme pour ne pas que les vautours comme moi, mais moins bien attentionnés, rappellent en quête de sensationnel, et qu'ils se délectent alors de discours solennels bien pensants sur les dommages prétendument inévitables d'une consommation d'alcool, même sous contrôle. Messieurs Dames prenez note ici que j'ai balancé toutes les pellicules dans le fleuve pour ne pas servir sur un plateau d'argent les ligues de tempérance qui ont oublié d'être mes amies à force de défendre une cause qui pourrait être tout ce qu'il y a de plus honorable, si elle n'était pas si politisée...

** La mathplane est un drogue de fiction*

Thibault de Vivies



www.revuedopamine.fr

contact : thibault.devivies@drogbox.fr